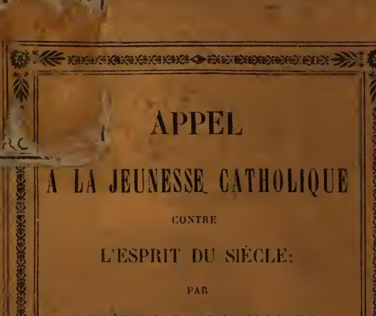


APPEL

A LA JEUNESSE CATHOLIQUE

CONTRE

L'ESPRIT DU SIÈCLE;

PAR

LE PÈRE MARIN DE BOYLESVE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

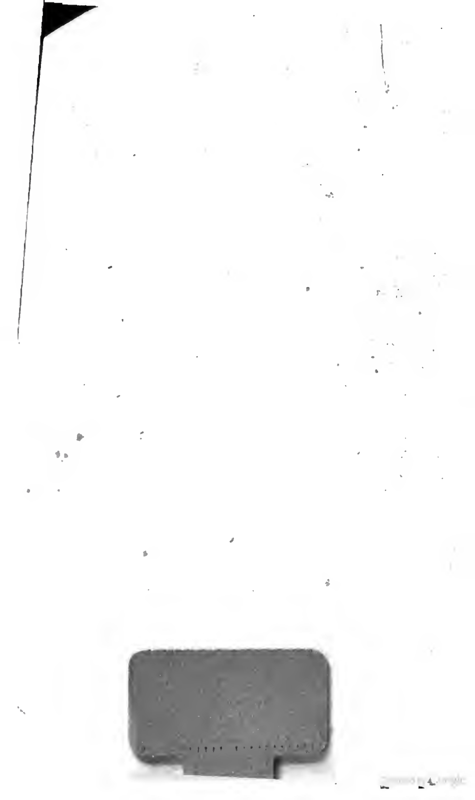
Et posuerunt signa sua, signa.
Ps. 73

PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Ce,

RUE CASSETTE, 29.

1851



APPEL

A LA JEUNESSE CATHOLIQUE

CONTRE

L'ESPRIT DU SIÈCLE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cie,
Rue Cassette, n. 29, près Saint-Sulpice.

APPEL

A LA JEUNESSE CATHOLIQUE

CONTRE

L'ESPRIT DU SIÈCLE;

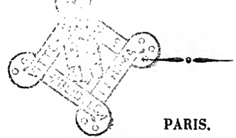
PAR

LE PÈRE MARIN DE BOYLESVE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Et posuerunt signa sua, signa.

Ps. 73.



PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET Cᵉ,

RUE CASSETTE, 29.

—

1851.

PRÉFACE.

Cet opuscule a pour but de signaler à la jeunesse :

1° Les véritables caractères de l'esprit du siècle, et par là même les causes réelles du malaise actuel de la société ;

2° La fausse manœuvre de quelques-uns des défenseurs de la vérité, qui s'imaginent combattre l'esprit du siècle en le suivant ;

3° Les caractères auxquels on reconnaîtra les maîtres et les modèles, que l'on doit écouter et suivre, si l'on veut vaincre l'esprit du siècle.

Il est inutile d'ajouter que cet opuscule est diamétralement réactionnaire, et que c'est un appel contre le progrès du faux et du mensonge, du mal et du malheur.

Collége de Brugelette,
le jour de la Pentecôte, 1851.

APPEL
A LA JEUNESSE CATHOLIQUE
CONTRE
L'ESPRIT DU SIÈCLE.

I.

OU EST LE DANGER POUR LA JEUNESSE?

Autrefois, lorsqu'au sortir de l'adolescence le jeune homme quittait le port tranquille de la famille ou du collége, en le voyant s'élancer si joyeux et si confiant sur la mer du monde, son père, sa mère, ses maîtres ne pouvaient s'empêcher de trembler sur son sort à venir.

On redoutait pour ce jeune imprudent le souffle perfide de la volupté, l'entraînement des fêtes mondaines, et il semblait que déjà l'on entrevît le naufrage de son innocence

dans le gouffre des plaisirs sensuels. Aujourd'hui la volupté souffle encore, le monde entraîne comme alors, le gouffre s'est dilaté, le naufrage de l'innocence est plus commun que jamais. Toute chair, aujourd'hui comme jadis, a corrompu ses voies, et, aujourd'hui comme autrefois, la chair corrompue lutte contre l'esprit. Mais au temps où la foi et le bon sens régnaient sur les esprits, une éducation religieuse et morale suffisait quelquefois pour soutenir l'esprit et le cœur contre les sens et les passions; et si, un instant, le tourbillon étourdissait le jeune homme, les principes du moins demeuraient au fond de son âme; on pouvait espérer qu'à force de cris la voix de la raison et de la religion finirait par ramener le cœur.

De nos jours, l'éducation bonne et morale non-seulement ne suffit plus, mais elle est devenue, et impossible et impuissante, depuis que l'instruction est devenue généralement

superficielle et vague, ou même absolument fausse et mensongère. La corruption du cœur a donc redoublé; car elle ne part plus seulement de la chair et des sens, elle coule de la source même d'où devaient jaillir la vie, la vérité et la bonté morale; elle descend de la tête au cœur, de l'intelligence à la volonté. L'esprit et la chair ne luttent plus entre eux : l'esprit corrompu par le faux s'accorde avec le cœur corrompu par le mal; et il est peut-être vrai de dire qu'à notre époque on voit plus de cœurs viciés par l'intelligence que d'intelligences égarées par le cœur.

II.

L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Je viens donc vous dire, non plus seulement : Prenez garde à vous, prenez garde à votre cœur; mais surtout : Prenez garde à l'*esprit du siècle*; car c'est un esprit faux et

pervers; son souffle éteint toute lumière, et partout répand la nuit : la nuit avec ses songes, ses visions, ses fantômes, ses effrayants et désolants cauchemars; son souffle empoisonne et corrompt ; il glace et saisit du froid de la mort tous les cœurs qu'il atteint.

Cet esprit dont je parle n'est pas un être de raison, une pure abstraction : c'est un être très-réel. Saint Pierre et saint Paul nous l'ont signalé sous le nom de prince des ténèbres, et de père du mensonge. Mais quel est l'instrument, l'organe dont il se sert pour se rendre visible et pour souffler sur le monde les ténèbres et le mensonge ?

III.

QUEL EST L'ORGANE DE L'ESPRIT DU SIÈCLE ?

Ah ! je crains qu'un jour vous ne maudissiez l'heure où l'on déroula sous vos yeux les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et où vous

fûtes initié pour la première fois à deviner l'idée formulée, universalisée, éternisée, au moyen de ces signes qu'on appelle *les lettres*, sur ces feuilles si minces et si légères, et cependant si solides et si durables qui forment ce que l'on nomme *les livres*. Oui, peut-être un jour vous n'aurez pas assez de malédictions pour l'écriture et pour la lecture! Et vous aurez tort assurément, tort de maudire la lecture, tort de maudire l'écriture, tort de maudire la presse. Après tout, l'écriture et la presse ne sont que la parole, et la parole n'est que l'idée, et l'idée est l'acte le plus sublime, le plus noble de l'intelligence, et l'intelligence est le reflet, le trait le plus divin de l'image et de la ressemblance de Dieu en vous. Mais il arrive que l'intelligence s'éblouit à l'éclat de son génie, ou bien se souille au contact des sens, et alors l'idée devient fausse, ou plutôt nulle; elle se transforme en image matérielle et basse, et la pa-

role devient mensonge orgueilleux ou soupir voluptueux, et l'écriture, la presse deviennent le véhicule de l'erreur et du vice. Malheur au jeune homme qui n'aura pas la force de détourner ses regards de ce papier, de ces caractères indélébiles que le mensonge et la passion ont combinés pour fausser l'intelligence et flétrir le cœur. Un jour il sera tenté d'imputer à Satan l'invention de cet art d'écrire et d'imprimer qui lui fut si funeste. Et toutefois, jeune homme, vous n'avez pas plus le droit de maudire la presse et l'écriture, que la parole et que l'idée. Ce n'est pas la presse, ce n'est pas l'écriture, ce n'est pas la parole, ce n'est pas l'idée qui vous a perdu, c'est la licence de la presse, de l'écriture, de la parole et de l'idée ; ou plutôt c'est la licence que vous vous êtes donnée à vous-même de tout lire et de tout écouter.

IV.

PUISSANCE DE LA PRESSE.

On l'a dit, et ce n'est que trop vrai : depuis que l'autorité doctrinale et politique, religieuse et civile, n'est plus regardée que comme une abstraction, un être de raison, qui réside partout, répandu, je ne sais comment, dans l'ensemble des membres de la société ; depuis que chacun s'est cru et s'est déclaré maître et souverain indépendant, par la liberté absolue d'examen en matière de religion et de doctrine, par le droit d'insurrection contre tout pouvoir civil qui a le malheur de déplaire ; depuis lors, dans la société religieuse, il ne suffit plus de dire : Rome a parlé, la cause est finie ; dans la société politique, il est convenu que les rois, ou chefs quelconques, règnent, mais ne gouvernent pas ; et ce qui prononce, et ce qui

règne, c'est l'*opinion*. Or ce qui surtout fait l'opinion, c'est la presse. Car on a beau se vanter de penser par soi-même, la majorité des esprits est trop paresseuse et trop servile pour se donner la peine ou la liberté de penser autrement que son livre et surtout que son journal. Où sont ceux qui puissent se promettre d'échapper à ce despotisme de la presse et de l'opinion? A peine si, de siècle en siècle, on voit paraître quelques hommes doués d'un génie assez élevé, d'un caractère assez fort, pour ne reconnaître et ne suivre d'autre autorité que celle du bon sens et de la foi.

Vous subirez donc comme les autres l'influence de ceux qui atteindront votre esprit et votre cœur par la parole et surtout par la presse. Vous n'échapperez pas à cette action continue et permanente des livres. Reste à choisir entre les bons livres et les livres mauvais.

V.

RÈGLE POUR DISCERNER LES BONS ET LES MAUVAIS LIVRES.

Un écrivain célèbre a dit : « Quand une » lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous » inspire des sentiments nobles et courageux, » ne cherchez pas une autre règle pour juger » de l'ouvrage, il est bon et fait de main de » maître. » (La Bruyère.)

D'après cette règle, quels sont les mauvais livres? Renversez la proposition que nous venons de citer, et dites : Quand une lecture déprime votre intelligence vers ce qui est terre et fange, vers le froid métal, vers la lâche volupté; quand une lecture vous inspire des sentiments vulgaires; quand une lecture amollit votre cœur, jette votre intelligence dans le doute et votre volonté dans le vague, ou qu'elle exalte l'imagination au-

dessus de la raison droite et calme, et qu'elle agite la sensibilité au point que la volonté ne puisse plus tenir les rênes du cœur et des passions; ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est faux, il est mauvais; et ce n'est pas la main d'un maître qui l'a écrit, c'est la main d'un esclave. Oui, d'un esclave. Il était esclave de l'erreur et du mensonge, ce prétendu libre penseur qui, à force de sophismes, est parvenu à ébranler par le doute tout ce qu'il y avait de plus certain et de plus sacré dans votre âme. Il était esclave de la passion et des sens, ce libertin qui, par la licence de ses peintures, a eu le triste talent de troubler la sérénité de votre cœur.

VI.

NULLITÉ DES PRÉTEXTES ALLÉGUÉS POUR JUSTIFIER LA LECTURE DES MAUVAIS LIVRES.

N'allez pas nous dire que l'auteur est un génie, qu'il possède tous les artifices du raisonnement, tous les fils qui remuent les passions, tous les secrets du style. Il pense faux, il parle faux, et vous me dites que c'est un philosophe! Il pense mal, il parle mal, il porte au mal, et vous me dites qu'il écrit *bien!* Je croyais que, pour bien écrire et pour bien dire, il ne suffisait pas de savoir agencer habilement des mots et des phrases. Et quand vous me diriez que c'est un ange ; eh bien! oui c'est un ange. Mais cet ange est un démon : le père du mensonge est aussi un ange, et qui oserait lui refuser le génie?

Mais quoi! serait-il besoin d'insister pour

détourner un jeune homme catholique de la lecture d'un livre mauvais, ou plutôt méchant? Un chrétien, ou simplement un homme qui se respecte, qui tient à conserver l'intégrité de sa raison, la pureté de son cœur; un jeune homme qui cherche avant tout la vérité et la vertu, n'arrêtera jamais ses yeux sur un livre écrit sous l'inspiration du faux, sous l'impression du mal. Catholique, vous croyez tout ce qu'enseigne l'Église, et vous savez que le doute seul serait un crime. Que peut gagner votre foi à la lecture de ce livre impie? Direz-vous que vous le lisez afin de savoir ce que l'on dit pour et contre? Mais ne vous suffit-il pas de savoir quels sont ces hommes qui écrivent et qui parlent *contre* la doctrine révélée? Vous savez que ce sont tous ou des ignorants, ou des sophistes, ou des libertins.

Des ignorants! Oui: fort savants peut-être et fort érudits sur tout ce qui tient à la science

des lois physiques, des calculs mathématiques ou des dates de l'histoire, mais ignorant les plus simples éléments de la religion révélée, dont ils ne se sont jamais occupés. Et c'est à ces hommes que vous allez demander des raisons pour ou contre votre foi! Iriez-vous chercher dans les écrits d'un auteur qui ne connaîtrait pas même les principes les plus élémentaires de la philosophie, des preuves ou des objections sur quelque point de métaphysique? Le recevriez-vous bien celui qui, ne sachant pas même les premiers éléments du calcul, prétendrait contester l'exactitude des mathématiques supérieures? Quelle lumière attendez-vous de l'ignorance?

Parmi les ennemis de la foi il en est, je le sais, qui connaissent ce qu'ils attaquent, et qui n'ignorent pas ce qu'ils blasphèment; mais ceux-là sont des sophistes qui abusent d'une misérable subtilité d'esprit pour donner à l'erreur les fausses couleurs

de la vérité ; ce sont des libertins que le dogme effraye, que la morale gêne, et qui voudraient s'affranchir du remords et de la gêne par le blasphème et par le sarcasme. Et c'est au sophisme que vous allez demander des objections contre la vérité révélée !

Mais décidément vous avez résolu de vous étourdir vous-même et d'apprendre à ne plus croire. Prenez donc une balance : Dans l'un des plateaux, posez le blasphème et le sarcasme d'un libertin que vous méprisez ; dans l'autre, placez la parole de Dieu même, et puis.... osez comparer et pesez ! Vous voulez entendre le pour et le contre ! Vous savez cependant et vous croyez que, d'une part, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu qui parle, et que de l'autre, c'est l'homme, et l'homme pervers. Quoi ! pour être certain que votre Dieu ne se trompe pas, et qu'il ne vous trompe pas, il vous faut entendre les négations, les objections, les blasphèmes, les sarcasmes que

l'ignorance, le sophisme et le libertinage opposent aux affirmations infaillibles et trois fois saintes de votre Dieu ? Je veux savoir le pour et le contre, dites-vous, afin de pouvoir réfuter l'impie et le libertin, lorsqu'en ma présence ils attaqueront ma foi. — Depuis quand est-il nécessaire de boire le poison, et de livrer son bras à la morsure du serpent, pour apprendre à connaître le poison, et à craindre la dent du reptile venimeux ? Jeune homme, vous demandez ce qu'il faut répondre aux doutes des ignorants, aux objections des sophistes, aux railleries des libertins ? Etudiez les écrivains sincères et habiles qui ont su décomposer le venin de l'erreur. Ils vous montreront suffisamment tout ce qu'il y a de faux et de perfide dans les négations, dans les objections et dans les plaisanteries des ennemis de la raison, de la foi et de la vertu. Commencez par acquérir une science vraie, solide et complète ; formez-vous par la pra-

tique aux habitudes de la vertu, vous ne craindrez pas alors d'être pris au dépourvu, ni d'être déconcerté par un mot ou par un sourire. Si vous doutez de la funeste activité du venin que distillent ces plumes trempées dans la haine de la foi et de la morale catholique, regardez autour de vous, et voyez ce nombre, hélas ! toujours croissant de jeunes gens bien nés et chrétiennement élevés, que la lecture des livres impies et licencieux a dégradés et corrompus, et ne dites plus que pour vous convaincre du danger de ces écrits, vous avez besoin de tout connaître et de tout lire par vous-même.

VII.

CE QUE L'ON DOIT CHERCHER DANS LES LIVRES.

Enfin que cherchez-vous dans les livres ? Encore une fois, si vous êtes homme, c'est

la vérité, c'est la vertu que vous cherchez. Quelle lumière attendez-vous donc pour votre raison d'un livre basé sur le sophisme et sur le mensonge? Quelle impression espérez-vous pour votre cœur d'un écrit immoral et licencieux?

C'en est assez sur un point qui n'a pas besoin de démonstration. Les jeunes gens le savent bien, au reste; non, ce n'est pas pour chercher le pour et le contre, ce n'est pas pour apprendre à se prémunir contre l'impiété et contre la débauche, que le jeune homme ouvre les livres mauvais. Il est déjà bien malade celui qui, le sachant et le voulant, arrête ses yeux sur des pages qu'il sait écrites par la plume d'un incrédule ou d'un libertin.

Ne dites pas non plus que, parmi grand nombre de sophismes et de mensonges, il se rencontre des pages brillantes de vérité, étincelantes de lumière; oui, Voltaire et

J.-J. Rousseau ont écrit de belles pages; la vérité a pu leur arracher des aveux; et ces aveux sous leur plume semblent d'autant plus éloquents qu'ils tranchent davantage au milieu de leurs sophistiques mensonges. La foudre brille avec plus d'éclat, au milieu des horreurs d'une nuit sombre, qu'au sein de la lumière du jour, et cependant, si vous cherchez la clarté, irez-vous la demander à la région des sombres orages, sous prétexte que les soubresauts répétés de l'éclair illumineront votre œil? N'est-ce pas du soleil que vous attendrez cette lumière régulière et continue qui constitue le jour? Non, ce n'est pas les quelques lueurs échappées de ces intelligences orageuses qui pourront diriger votre intelligence dans la recherche du vrai.

Désirez-vous sincèrement découvrir la chaîne des vérités rationnelles et révélées? Consultez ces intelligences calmes, hautes, sereines, qui, par une marche constante et

sûre, procédant d'une vérité à l'autre, éclairent sans éblouir, animent sans foudroyer. Vous désirez, suppléant à votre inexpérience par les leçons du temps passé, apprendre à distinguer des sentiers tortueux et glissants qui précipitent au malheur et à l'opprobre, les voies qui mènent au bonheur réel et à la véritable gloire, interrogez ces témoins qui, supérieurs au préjugé de leurs propres idées, comme à celui de l'opinion du vulgaire, aux passions de leur propre cœur comme à celles des partis contraires, osent raconter les faits et montrer les hommes tels qu'ils furent. Vous éprouvez le besoin d'éclairer votre intelligence et d'embraser votre cœur à l'éclat et au feu divin du beau idéal de la grandeur et de la vertu, prêtez l'oreille aux accents purs et mâles qu'inspire au poëte généreux l'enthousiasme d'un génie et d'un cœur qui ne se laissent étourdir ni par les vaines joies des sens, ni par les futiles pompes de l'opu-

lence, ni par les hourras tumultueux de la gloire mondaine.

Mais où sont aujourd'hui les poëtes purs et forts, les historiens sincères et justes, les philosophes vrais et sûrs ? L'esprit du siècle s'est emparé de la presse : pour l'ajuster à ses fins perverses il fallait fausser la philosophie, dénaturer l'histoire, souiller la poésie; et il l'a fait.

VIII.

INFLUENCE DE L'ESPRIT DU SIÈCLE SUR LA PHILOSOPHIE.

L'esprit d'orgueil a soufflé, et voici une philosophie qui se déclare « le point culminant de la pensée individuelle, l'élément supérieur à tous les autres » (y compris l'élément religieux, d'après la déclaration formelle du prince de cette modeste école); « supérieur, en ce qu'il les domine,

» il les domine parce qu'il les explique, sans » pouvoir être expliqué par aucun d'eux, » sans pouvoir être expliqué par autre chose » que par lui-même ; » une philosophie qui nous promet de nous élever « doucement du » du demi-jour du symbole à la grande lu- » mière de la pensée pure. » Voyez comme avec une dédaigneuse bonhomie elle regarde en pitié le christianisme qu'elle nomme « la » philosophie du peuple. » Cependant « pa- » tiente.... heureuse de voir les masses, le » peuple, c'est-à-dire à peu près le genre » humain tout entier entre les bras du chri- » stianisme, elle (la philosophie) se contente » de lui tendre doucement la main et de » l'aider à s'élever plus haut encore. » Plus haut que le christianisme ! Et pourquoi pas ? N'est-elle pas, cette philosophie, « le dernier » affranchissement, le dernier progrès de la » pensée ? » N'est-elle pas « la lumière des » lumières, l'autorité des autorités ? »

Ainsi parlait, en 1828, l'homme dont la majorité des jeunes gens français révère la parole comme un oracle, l'homme qui peut se vanter d'avoir engendré tous les maîtres qui enseignent, depuis vingt ans, ce que l'on est convenu d'appeler la philosophie.

IX.

RATIONALISME.

La philosophie est donc « la lumière des » lumières, l'autorité des autorités. » — Qu'importe en effet que Dieu parle, et qu'il atteste sa parole par le sceau divin du miracle? s'il s'avise de révéler des mystères, s'il se permet, ce grand Dieu, d'être Dieu, c'est-à-dire, essentiellement infini, et par conséquent incompréhensible à un esprit essentiellement fini ; vainement la raison même crie à l'homme que Dieu, intelligence et bonté souveraine, ne peut pas plus le tromper

que se tromper lui-même, l'orgueil humain se soulève, et le rationaliste s'est écrié : Si je ne vois, je ne croirai pas. Je n'admets comme vrai, réel, certain, que ce que je puis comprendre. « Un Dieu qui nous est absolu-» ment incompréhensible est un Dieu qui » n'existe pas pour nous. » Or Dieu vous est absolument incompréhensible : car l'infini ne peut absolument pas être compris par le fini; et vous êtes essentiellement fini; donc Dieu n'existe pas pour vous.

Le Maître a dit. Sur sa parole les *libres* penseurs se sont crus capables de tout comprendre et de tout expliquer : les voilà donc à l'œuvre.

X.

PANTHÉISME.

On s'est promis de tout comprendre, et l'on a promis de tout expliquer. Or, dès le

premier pas se rencontre un mystère. Il y a cent ans vous n'étiez pas, aujourd'hui vous êtes. Vous qui avez résolu de nier tout ce que vous ne saurez comprendre, niez donc que vous êtes, ou bien affirmez qu'il y a cent ans vous existiez. Irez-vous chercher dans ce monde qui vous entoure la raison et la cause de votre existence? Ce monde vous dit que lui-même n'a pas toujours existé, et que de non-existant qu'il était il a été fait existant. Expliquez-moi, je vous prie, vous qui comprenez tout, expliquez-moi le passage de ce monde du rien à l'être. Vous admettez un être absolu, existant par lui-même, principe et cause de tout ce qui est, et vous admettez aussi que ce monde est créé, c'est-à-dire, que ce monde n'était pas, et que, par la puissance du premier être, il a été fait ce qu'il est. La raison me suffit en effet pour démontrer invinciblement ce fait, le fait de la création. Mais vous, vous avez promis quelque

chose de plus; vous avez juré de n'admettre que ce que vous pouvez comprendre et expliquer. Or il y a loin encore de la démonstration de l'existence d'un fait, à l'explication du mode de ce fait. — Pas le moins du monde, répond le maître avec un modeste sourire ; « Créer est une chose très-peu diffi- » cile à concevoir » (Cousin, *Introd. à l'hist. de la philos.*, leçon v^e) ; et j'ai cherché l'explication, et j'ai lu : « Dieu tire le monde non » pas du néant qui n'est pas, mais de lui qui » est l'existence absolue. (*Id.*, *ibid.*) *Abyssus abyssum invocat.* Un abîme d'orgueil appelle un abîme de folie. Le monde est tiré de Dieu ? Le monde est donc de la même nature et de la même substance que Dieu ; tout ce qui existe est donc une portion de Dieu, Dieu même par conséquent, et Dieu est tout ce qui est. C'est ainsi que le rationalisme, à force de s'élever, devait retomber dans le panthéisme ; mais il pouvait aussi, à force de

descendre, aboutir au sensualisme le plus complet.

XI.

SENSUALISME.

La majorité des élèves formés à l'école rationaliste n'était pas faite pour suivre les rêves de ses maîtres. Ils ont bien pu applaudir l'inintelligible métaphysique de la pure raison ; mais comprendre quelque chose à ces explications tant promises de tout ce qui existe de mystères, tant dans l'ordre naturel que dans le surnaturel, c'est ce qui leur a été refusé aussi bien qu'à celui qui leur avait promis de tout expliquer. Malheureusement contre la doctrine rationelle et contre la foi catholique ils avaient entendu des objections ; ces objections, présentées sous leur jour le plus spécieux, avaient été posées, et laissées sans réponse. Ces pauvres jeunes gens ont

cru qu'en effet ces difficultés étaient insolubles. D'une autre part, les utopies, que le génie prétendu de leur maître substituait aux principes de la raison et à l'enseignement de la foi, leur paraissaient ce qu'elles sont, un rêve approchant plus ou moins du délire et de la folie; ils ne pouvaient s'affranchir et se dégager de tout ce qui est sens et matière, au point de se perdre et de se confondre dans l'infini. On les a donc vus rabattre le vol de leur intelligence sur ce qui se sent, se palpe, se boit, se mange. Sans se soucier, ni de l'infini, ni du rapport du fini à l'infini, ils n'ont plus eu de génie que pour se rapporter eux-mêmes au fini, et se rapporter à eux-mêmes le plus possible de ces variétés finies que l'on nomme de l'or, de l'argent, des revenus et des fonds, des honneurs et des places, du boire et du manger. Les abstractions de la métaphysique panthéistique les avaient totalement désorientés. Revenus de

ces chimères fantastiques, ils n'ont plus rien trouvé d'exact, hors ce qui se compte en chiffres; ils n'ont plus compris que ce qui se pèse et se mesure; ils se sont livrés tout entiers aux spéculations mathématiques et physiques; et cette sublime science des nombres et de la nature corporelle, au lieu d'être pour eux l'échelle majestueuse qui devait les faire remonter jusqu'au Dieu créateur, conservateur et ordonnateur du monde, n'a servi qu'à les plonger de plus en plus dans la matière, et dans tout ce qui tient au bien-être de la chair et des sens. Tantôt, s'élançant en train de plaisir, à la suite de cette vapeur, qu'ils savent enchaîner au gré de leurs avides caprices, tantôt se communiquant leurs pensées, avec la rapidité de l'éclair, au moyen de ce fluide dont ils ont su dérober le secret à la foudre même, ils se sont crus les dieux de ce monde, que le Dieu de l'univers n'a cependant livré qu'à leurs disputes; ils se

sont posés en dieux des tempêtes et du tonnerre, et ils ont dit : Non, tout n'est pas Dieu, et Dieu n'est pas tout ; c'est l'humanité qui est tout.

XII

DERNIER BLASPHÈME DE L'ORGUEIL SOI-DISANT PHILOSOPHIQUE.

Cependant l'orgueil de ces libres penseurs, identifiés à Dieu, sous le nom de panthéistes, l'industrie de ces égoïstes cupides, coalisés à la recherche du bonheur matériel, sous le nom de socialistes, ont rencontré d'invincibles obstacles à l'exercice de cette souveraineté absolue qu'ils s'étaient arrogée, et à la jouissance pleine et tranquille de ces biens et de ces plaisirs qu'ils prétendaient se partager. Arrêtés par l'impuissance que leur imposent les limites mêmes de leur force intellectuelle et corporelle, ils ont reconnu, bon

gré malgré, qu'il est quelque chose qui domine et qui resserre leur être et leur puissance. Toujours, quoi qu'ils fassent, il manque quelque chose à leur intelligence, et ils ne peuvent tout comprendre ; il manque quelque chose à leur cœur, et ils ne peuvent tout posséder. Ce quelque chose, c'est l'infini, c'est Dieu ; et ce Dieu refuse essentiellement de se confondre et de s'identifier en eux. Il s'est donc enfin levé un homme, plus logique dans la série des absurdités ; cet homme s'est dressé de toute la hauteur de l'orgueil ; et, se prenant à sourire des hypocrites respects dont ses maîtres timides croyaient devoir encore entourer le nom du Dieu trois fois saint, il a poussé la liberté de la pensée et de la parole jusqu'à ce blasphème, que Lucifer lui-même n'aurait pu formuler : Dieu, c'est le mal.

L'enfer trembla : il entrevit dans cet éclat le dernier des mensonges qu'il lui serait

donné d'inspirer au monde. L'esprit humain venait d'atteindre les bornes au delà desquelles le progrès de l'erreur est impossible.

XIII.

INFLUENCE DE L'ESPRIT DU SIÈCLE SUR L'HISTOIRE.

La philosophie une fois faussée, ce fut un jeu de vicier tout le reste. Pour altérer la vérité de l'histoire, les préjugés et les passions de nation et de parti étaient déjà plus que suffisants. Le rationalisme est venu, s'imposant comme « l'autorité des autorités. » Retirez-vous, naïfs écrivains, qui n'avez d'autre prétention que de rapporter ce que vous avez vu ou entendu, d'autre mérite que d'avoir su comparer et juger la valeur des témoignages anciens, d'autre sagesse que de n'avoir été ni trompés ni trompeurs.

XIV.

LE FATALISME DANS L'HISTOIRE.

Le philosophe a découvert que l'histoire ne serait « qu'une fantasmagorie insignifiante, » si elle n'avait « des lois, et des lois nécessaires. » Dès lors on peut se passer de tout témoignage et de tout récit. Il me suffit de découvrir par l'idée la loi fatale qui gouverne le monde. A la libre action de l'homme sous la douce et forte action de la Providence, substituons le cercle de fer du progrès fataliste, panthéiste ou humanitaire : l'histoire se trouve toute faite d'avance. Les événements n'ont plus qu'à venir s'enchaîner les uns aux autres, comme une série de corollaires géométriques, ou comme les wagons que doit emporter la locomotive de nos chemins de fer. Cette manière nouvelle de formuler la science historique reçut le nom de philoso-

phie de l'histoire. Le siècle s'applaudit : il croyait avoir inventé quelque chose. Et cependant non. La philosophie de l'histoire est vieille comme la raison humaine. Il y a longtemps que l'homme, à la vue des faits importants, s'est pris à rechercher, à découvrir et à signaler les causes et les résultats des événements qui influent sur le sort des nations. Mais autrefois l'historien philosophe raisonnait d'après les faits. Aujourd'hui il est convenu que les faits résultent l'un de l'autre, d'après des lois nécessaires, comme autant de conséquences logiques et rigoureuses d'un principe. La raison découvre ces lois, elle les réduit à une formule, à une théorie. Bon gré mal gré, il faudra bien que les faits daignent s'ajuster, s'accorder, s'encadrer d'après ma formule, selon ma thèse, dans le cercle ou le carré géométrique que l'idée leur a tracé.

Que si les agents se permettent d'être libres, et s'avisent de poser des faits qui par

quelque circonstance viennent à s'écarter de mes lignes, à bouleverser mes calculs, à contredire ma thèse, on saura bien réformer les faits, fallût-il les mutiler ou même les refaire; et si absolument ils se refusent à la contrefaçon, qu'importe? on passera outre, et l'on n'en tiendra pas compte. Mais enfin voici un fait d'un éclat qui ne permet pas le silence, et s'il s'est passé tel que le racontent des témoins authentiques, ma thèse est fausse, ma thèse est absurde : que faire? La raison pure ne s'embarrasse pas pour si peu. Elle a juré de tout comprendre, promis de tout expliquer : ce fait s'appelle *miracle.* Il dépasse ma sagesse aussi bien que ma puissance. Je le déclare donc, au nom de la philosophie de l'histoire, ce fait est impossible, et jamais il n'eut lieu.

XV.

L'ÉGOISME DANS L'HISTOIRE.

Moins sublime toutefois, le vulgaire des historiens, de toutes les découvertes de la raison pure, n'a compris et retenu qu'une conclusion : Chacun pour soi, tout pour le moi. De là on a déduit un procédé plus simple pour expliquer la raison première et dernière de chacun des faits dont se compose l'histoire. Les vieux auteurs grecs et romains, et surtout nos anciens chroniqueurs, avaient la candeur de se plaire au récit des beaux faits. Un trait de vertu agissait si naïvement sur leur âme, que, ne pouvant résister au charme de l'admiration, craignant de rester au-dessous du sujet, de ne pas inspirer au lecteur assez d'enthousiasme et d'émulation, ils allaient jusqu'à amplifier le fait pour l'embellir encore. Ils avaient la simplicité de

croire facilement aux actions généreuses ; ils sentaient en leur cœur un je ne sais quoi, qui leur répondait qu'en telle circonstance, ils auraient su, eux aussi, s'oublier jusqu'à sacrifier leurs intérêts les plus chers pour secourir un frère, pour défendre la patrie, pour soutenir la religion. Ils avaient la naïveté de se passionner pour ce qui est grand et bon. Qu'il se rencontre un génie élevé, un cœur vaste, qui entreprenne de se dévouer au plus grand bien du plus grand nombre possible de ses semblables, aux yeux de nos pères cet homme est un héros, un grand homme. Le vice au contraire révolte la noblesse de leur cœur. Ils n'avaient pas encore trouvé le secret de cet équilibre, indifférent pour le bien, impassible pour le mal, qui fait consister l'impartialité du témoin à ne prendre parti ni pour la vertu ni pour le crime. Aussi le burin s'anime, s'indigne et frémit sous leurs doigts, lorsqu'il leur faut retracer les traits et

les gestes de quelque scélérat. On dirait qu'ils craignent de passer pour complices, s'ils n'expriment à chaque coup de pinceau la vertueuse indignation qu'excite en eux la vue et le souvenir du forfait. Ils ne croient pas pouvoir employer des couleurs trop sombres, quand il s'agit de détourner les hommes de l'imitation de ceux qui ne furent grands que par les maux dont ils accablèrent le genre humain. L'histoire alors était une école : le crime heureux et puissant se troublait à ce mot : ton histoire le dira ; la vertu opprimée, l'héroïsme malheureux se consolait de l'iniquité et de l'ingratitude du présent, par la pensée de la justice et de la reconnaissance de l'impartiale postérité.

Aujourd'hui à l'enthousiasme du dévouement poussé jusqu'à l'oubli et au sacrifice de l'intérêt personnel, on a substitué le *moi*, comme principe et mobile unique de chacune des actions de l'homme ; et l'on s'est mis à

refaire l'histoire d'après cette règle. Froide et myope comme l'égoïsme qui l'inspire et l'éclaire, la critique moderne a déclaré impossibles des actes héroïques dont l'esprit du siècle se reconnaît incapable.

Ces hommes sublimes et généreux que la reconnaissance des peuples d'autrefois avait proclamés grands, on les a dégradés pour les ramener dans les rangs de l'égalité vulgaire. On a fouillé leur vie, et l'on y a rencontré, étonnante découverte ! on y a rencontré l'élément de la faiblesse humaine. Qu'importe dès lors ce qu'ils pensèrent, ce qu'ils dirent ou firent de grand? Les grands hommes ne sont plus que des égoïstes heureux. Donnez-nous au contraire le plus criminel des malfaiteurs : comme aux plus scélérats il échappe plus d'un trait de vertu, on a eu, pour pallier leurs forfaits, des excuses et même des éloges. Leur plus grand crime a été de n'avoir pas réussi. Quelqu'un qui passe de nos jours

pour un des plus éminents politiques, en même temps que pour un des plus graves publicistes de l'époque, n'a-t-il pas enseigné que ce qui justifie toute entreprise, c'est le succès? D'ailleurs le maître avait dit : « Tout » est à sa place dans l'histoire, et si tout y » est à sa place, tout y est bien. » (Cousin, *Introd. à l'hist. de la philos.*, leçon VIIe.) Même Sardanapale et ses infamies, n'est-ce pas ? Même Néron et ses brutalités, n'est-il pas vrai ? Même Robespierre et ses échafauds, pourquoi pas ?

L'esprit du siècle est donc parvenu, au moyen de sa philosophie, toute ou panthéiste ou sensualiste, à transformer l'histoire, tantôt en une théorie fataliste, et par là il a sapé avec la liberté individuelle tout principe de mérite et de gloire; tantôt en une école d'égoïsme personnel, et par là il a tari la source de toutes les inspirations de l'héroïsme et du dévouement.

XVI.

INFLUENCE DE L'ESPRIT DU SIÈCLE SUR LA POÉSIE.

Pourquoi les poëtes sont l'expression la plus fidèle de leur époque.

Je ne suis pas pessimiste, bien loin de là, je crois à un triomphe éclatant et prochain de l'esprit de Dieu sur l'esprit du siècle; et toutefois l'on peut affirmer qu'à cette heure l'esprit qui domine le siècle est l'esprit du faux et du mal; il semble même que nous touchons à un instant solennel, où cet esprit va exercer toute la furie de son empire, qu'il est à la veille d'atteindre à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance; et c'est précisément pour cela que l'on peut sans se hasarder lui prédire une chute rapide. L'enfer ne redoublerait pas ses efforts avec tant de sollicitude s'il n'avait comme un pressentiment

d'une défaite générale et peu éloignée. D'ailleurs, c'est toujours au moment où l'erreur et le crime se croient sûrs du triomphe, que Dieu étend son bras. Il reste vrai cependant qu'à cette heure c'est l'esprit du siècle, le souffle de l'orgueil et de la volupté qui règne et qui domine dans l'atmosphère des idées et des passions. Voulez-vous, sinon une preuve, du moins un signe, pour reconnaître la vérité de cette assertion ? Tout le monde sait que si la philosophie et les philosophes posent le premier principe qui détermine l'opinion, et donnent la première impulsion au mouvement des idées, il appartient à la poésie et aux poëtes d'être les échos les plus fidèles et l'expression la plus souple, la plus mobile, la plus complète par là même, de l'esprit et du mouvement général de leur époque. Voulez-vous savoir ce que pense, ce que sent, ce que veut, ce que dit l'ensemble de ce qui domine en ce siècle, et spécialement en France;

prêtez l'oreille aux accents de ses poëtes. Je ne connais en France que deux poëtes qui s'élèvent au-dessus d'un rang secondaire; on sait bien qu'ils ne vivront pas; on reconnaît que déjà ils sont morts, que pas une peut-être de leurs inspirations n'est due à ce souffle d'un esprit vrai et d'un cœur fort, qui seul peut élever une œuvre à ce beau idéal, digne de passer à l'immortalité. Il faut cependant bien avouer que ces deux hommes sont nés poëtes, et que la flamme du génie se serait allumée dans leur âme, s'ils avaient suivi le premier et naïf élan de leurs jeunes années; et ils nous auraient donné, l'un et l'autre, ce qui nous manque peut-être encore, un répertoire lyrique et dramatique, à la fois national et chrétien. J.-B. Rousseau eût été froid auprès d'eux; Corneille et Racine, français assurément et chrétiens par la pensée, sont trop souvent Romains ou Grecs, et païens par la forme et pour le sujet: ils ne

nous ont laissé aucun drame national, et s'ils ont magnifiquement rouvert la scène chrétienne, le premier dans Polyeucte, le second dans Esther et dans Athalie, ils ont le tort d'avoir été trop timides et de n'avoir pas assez compté sur les ressources qu'offrait à leur génie le théâtre des mystères du moyen-âge.

Pourquoi faut-il que le génie poétique du dix-neuvième siècle se soit ou évanoui dans les fantastiques rêveries d'une métaphysique panthéiste, ou éteint dans les sensualistes et licencieuses fumées de l'orgie et du crime? C'est que le sort du poëte est ordinairement de réfléchir son siècle, plutôt que de l'illuminer, de subir le mouvement, et non de le donner. Homère, Virgile, Dante, Tasse, Milton, Shakespeare, Corneille, Molière, Racine, Klopstock, Schiller, représentent complétement leur époque et leur nation, mais ils n'ont pas fait leur époque, leur nation. Vol-

taire a fait son siècle par sa prose; par ses vers il n'en est que le reflet. L'action du poëte sur les esprits paraît cependant plus puissante encore que celle du philosophe. Celui-ci n'agit que sur les esprits éminents: survient le poëte; s'inspirant d'un côté au souffle des idées les plus hautes du philosophe, et de l'autre, au cri de l'opinion, il traduit en sentiments, en images, en action, les élans du génie penseur, et les met en harmonie avec le flot des passions de la masse. Car le génie poétique résulte surtout d'une double faculté: de cette vue d'intuition qui, sans raisonner, sans pouvoir même s'en rendre compte, saisit de suite, sous forme d'image, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus haut dans les aperçus des philosophes; et de cette vive et rapide sensibilité qui reçoit à l'instant le contre-coup de toutes les passions populaires; le poëte voit, et il sent. Malheur à un siècle! malheur à un peuple! lorsque son poëte, ne

sachant plus distinguer entre la belle nature et la nature viciée, s'éprend d'enthousiasme pour le faux, pour le mal et pour le laid. Les rêves les plus absurdes du creux penseur sembleront plausibles sous les fictions animées du poëte; et tandis que tous les grands noms, tous les hauts faits recevront sous son pinceau la couleur qui flétrit, le crime hardi et la volupté lâche, par je ne sais quel art magique dont le poëte seul partage le secret avec l'orateur, brilleront dans ses vers de l'éclat de la gloire et de la vertu.

Voulez-vous donc savoir quel est l'esprit qui domine en ce siècle? Ecoutez les accents de sa poésie.

L'un semble avoir reçu la mission d'amollir les cœurs par le vague mélancolisme de ses aériennes méditations. L'autre semble avoir pour mot d'ordre d'exaspérer les âmes contre tout ce qu'il y a de saint et de grand, par la rude exaltation de ses sombres et caverneuses

inspirations. Le premier se perd dans les nuages, et s'y endort au milieu des flots d'une harmonie aussi vide et aussi creuse que sonore ; il ne sait ni penser ni sentir. Il ne sait que rêver, rêver au ciel bleu, au bleu de l'océan, au bleu du cadavre ; il ne sait que soupirer, soupirer avec les flots, avec la brise du soir ou du matin, avec les feuilles du tendre bocage ou de la sombre forêt. L'indécis, voilà son caractère. Jeune homme, vous avez autre chose à faire qu'à rêver ou à soupirer. Je plains celui qui trouverait du charme aux accents lâches de cette lyre déconcertée qui n'apprend qu'à gémir et à se laisser aller. Las enfin lui-même de rêver et de soupirer sans objet et sans raison, l'harmonieux poëte a voulu descendre de ses nuages ; il a voulu parler aux hommes ; il parlait, et l'on disait : Le poëte ! Un jour cependant le poëte rencontra un flot d'hommes : ce flot était le premier élan d'une tempête : La lyre du poëte

suspendit le courroux de ce flot, et ce jour-là il fut grand. Mais ce jour ne dura qu'un jour; le poëte d'ailleurs n'était-il pour rien dans le soulèvement de cette tempête? Quelques mois auparavant, pour prouver sans doute qu'il était autre chose que poëte, n'avait-il pas pris sa plume, et ne l'avait-on pas vu écrire en tête d'un nouveau livre : *Histoire?* Et ce fut un roman que sa muse lui dicta. Il écrivit en prose, je le sais; mais à cette prose il ne manqua que la rime pour être de la pure poésie.

Son rival fit, à dix-huit ans, un recueil de poésies qui « depuis n'a pas été dépassé, lui a-t-on dit, pas même par lui. » L'âge de raison vint plus tard, et ce fut l'heure de la raison pure qui sonna. Le poëte brisa son luth qui promettait à la France un lyrique mâle et vigoureux, et il se fit dramaturge et romancier. Le drame classique lui parut sans couleur. Pour colorer le sien, il mêla du sang

et de la fange. Son émule avait substitué le vague idéal à la belle nature ; lui, il remplaça le beau idéal par le laid idéal ; et rassemblant tout ce que les monstres de l'ordre physique et de l'ordre moral peuvent offrir de traits difformes et repoussants, il en composa des portraits, des caractères, des scènes, des actions, qui dépassent, non-seulement le vraisemblable, mais même le possible. Il promena son pinceau sur tous les grands noms, sur tous les beaux faits, sur tous les monuments profanes et sacrés, et il dégrada, il souilla tout ce qu'il put toucher dans ses drames et dans ses romans. Il a suffisamment marqué les temps passés de la flétrissure de ses vers et de sa prose. Il déclame aujourd'hui, et se retournant vers l'Orient, son œil a entrevu « un immense convoi d'idées qui » traverse la société à toute vapeur et vitesse » (Disc. à l'Assemb. nation., 9 juillet 1850), et il s'est écrié : « Nous passons du vieux monde

» à un monde nouveau. (*Ibid.*) » Désormais sa voix est au service du progrès de l'idée.

Dirai-je maintenant qu'un jeune homme qui se respecte, doit passer entre ces deux poëtes, comme firent les compagnons d'Ulysse entre Charybde et Scylla. Vous dirai-je, jeunes gens, que vous devez fermer votre oreille aux accents plaintifs de l'un, aussi bien qu'aux rudes murmures de l'autre. On vous dira que le nom de ces deux rivaux en poésie comme en éloquence représente les deux chefs du progrès poétique au dix-neuvième siècle. Est-ce qu'il serait aujourd'hui un autre moule possible pour couler un roman, un drame, une ode, un vers? Serait-on reçu à trouver poétique une phrase qui n'aurait pas ou l'harmonie vague et sonore avec l'éclat scintillant de celui-là, ou le heurtement entrecoupé et rocailleux de celui-ci? N'ont-ils pas obtenu, l'un et l'autre, ce qui de nos jours justifie tous les écarts, absout de tous les

crimes, et imprime à toute œuvre le sceau du génie : *Le succès!* Non, je ne viens leur contester ni le succès, ni le talent; je ne le conteste pas même à cette tourbe de dramaturges et de romanciers, dont toute l'originalité fut une servile souplesse à se plier *classiquement* et à se contrefaire à l'image de ces deux princes de la poésie et de la prose romantique. Mais j'affirme que ce n'est pas aux inspirations du génie et du beau, du cœur et du bon, qu'ils doivent ce succès de fortune et de renom.

XVII.

RAISON DU SUCCÈS DES ÉCRIVAINS PERVERS.

Pour suppléer à l'enthousiasme du vrai génie, et à l'héroïsme d'un grand cœur, l'esprit du siècle leur a révélé un secret nouveau. Ce secret, au reste, n'est pas seulement celui des poëtes et des romanciers, c'est celui

des orateurs et des politiques, des pamphlétaires et des journalistes, des historiens, et même des philosophes. Ce secret, le voici : On commence par étudier quelles sont les idées qui fermentent dans les têtes, quelles sont les passions qui frémissent dans les cœurs. Jusque-là rien de nouveau ; ainsi faisaient les poëtes et les orateurs des âges meilleurs. Mais en ces temps] celui qui se sentait une étincelle de génie, une secrète impulsion de force, celui qui avait la conscience de sa raison et de sa liberté, trouvait beau et grand de s'opposer comme un roc au torrent de l'opinion fausse et de la passion mauvaise. Les libres et fiers penseurs du jour ont découvert un chemin plus court et plus facile pour arriver au temple de la renommée. On regarde de quel côté l'esprit du siècle pousse le flot de la faveur. A mesure que le flot monte et menace, ou recule mollement, peu à peu on se laisse doucement

soulever, on se lance sur la vague, et, s'il se peut, on la devance dans la voie de l'erreur et de la licence. Génies puissants et forts, qui, pour assurer la chance de vos harangues, le succès de vos drames, le débit de vos romans, de vos histoires, de vos pamphlets, de vos journaux, la circulation de vos utopies sociales ou de vos essais métaphysiques, n'avez en votre cerveau et en votre cœur d'autre ressource que de livrer et de vendre les inspirations de votre intelligence, la verve de votre imagination, l'enthousiasme de votre cœur, à la merci des passions d'une jeunesse ou d'une plèbe dégradée par la soif des biens terrestres, ou par l'appétit des jouissances sensuelles! Et voilà le secret de leur succès, le secret de leur gloire, le secret de leur rapide et luxuriante fortune.

XVIII.

RÉSULTAT QUE L'ESPRIT DU SIÈCLE A OBTENU PAR LA PRESSE SUR LA SOCIÉTÉ.

Non, je ne leur conteste pas le succès. Tous, philosophes, politiques, historiens, orateurs, poëtes, parlent sans cesse de ce qu'ils appellent le progrès et le triomphe de l'idée. Or, il faut bien le reconnaître, ils ont une idée; et, pour parler leur langage, cette idée marche, et chaque jour fait une conquête. Triomphera-t-elle! Avouons-le encore. Si jamais il fut pour l'*idée* du siècle un espoir assuré de triomphe, et d'un triomphe prochain, c'est à l'heure où je parle. L'esprit du mal, maître presque universel de la presse, a soufflé son idée sous toutes les formes, philosophique et politique, historique et romanesque, poétique et oratoire, et pour ne laisser échapper à son influence aucune classe

d'esprits, pour envelopper également, et les intelligences qui aspirent à s'élever dans la sphère des hautes pensées, et les cœurs qui rampent dans la basse région des jouissances matérielles, il a lancé deux courants d'idées, diamétralement opposés, et qui ne laissent pas d'entraîner au même abîme. Deux idées dominent le siècle et le constituent; deux cris ont retenti et ne cesseront de retentir à votre oreille, jeunes gens; l'un, cri de l'intelligence éblouie de sa propre grandeur, se produit par la formule du rationalisme : je puis et je dois tout comprendre, tout expliquer, tout juger par moi-même, et devenir par là semblable à Dieu; *Eritis sicut dii.* (Gen. 3.) L'autre, cri de la chair, cri de la bête : il faut jouir; il n'est de jouissance pour l'homme que dans ce qui se boit, se mange, se palpe; et pour jouir à son aise, il faut de l'or. Pourquoi donc Dieu s'est-il permis de fixer des bornes à la jouissance et à la pos-

session des biens et des fruits de cette terre? *Cur præcepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradisi?* (Gen. 3). Ces deux cris paraissent au premier abord fort discordants entre eux. Le premier, cri de l'orgueil, proclame l'indépendance absolue de la raison; le second, cri de la volupté, proclame la licence effrénée de la chair et des sens. Et cependant ces deux voix s'accordent. Le sensualisme et le rationalisme, partis chacun d'un principe contraire, et aspirant l'un et l'autre à un but entièrement opposé, ne laissent pas de se rencontrer bientôt dans cette formule unique : Renversons tout ce qui nous domine, tout ce qui nous gêne; dans l'ordre intellectuel et spéculatif, l'autorité et les arrêts, de la foi d'abord, et, s'il le faut, jusqu'aux lois de la raison naturelle et du simple bon sens; dans l'ordre moral et pratique, l'autorité et les lois, avant tout de l'Eglise, et s'il le faut, de l'Etat, et même de la famille.

Aussi avons-nous entendu ces deux cris s'unir et se confondre dans une seule et même clameur : Liberté ! Liberté de tout penser, liberté de tout dire, liberté de tout faire. Liberté ! mais il faut s'entendre : liberté, pour nous, de dominer : nous, dit le rationalisme sous le beau nom de philosophie, par la force intellectuelle de la raison et de la pensée ; nous, s'écrie le sensualisme sous le doux nom de socialisme, par la force brutale de nos bras.

IX.

IMPUISSANCE DES FILS DU SIÈCLE POUR CONJURER LES CONSÉQUENCES DE LEUR PROPRE IDÉE.

A cette immense clameur, conséquence de deux cris discordants, mais, pour le moment, confondus en un seul, nous avons entendu répondre par un cri universel d'alarme, for-

mulé dans ce mot : Ordre. Ce mot a eu sa magie comme celui de liberté. *Ordre, liberté*, sont deux mots si vrais et si beaux. L'ordre ! mais celui-ci veut l'ordre par la force ; par la force de l'adresse politique, par la force de l'éloquence, par la force de la presse, par la force de la science, par la force de l'intelligence ; et l'on s'est flatté d'obtenir l'ordre et de le maintenir sans la force de Dieu. Mais ceux-là, qu'il le sachent ou non, n'ont pas plus le pouvoir que le droit de se poser au devant du flot montant de l'orgueil rationaliste. Aujourd'hui, conservateurs de l'ordre, parce qu'ils ont à conserver une vie, un nom, une réputation doctrinale, littéraire, politique, vous les verriez demain renverser l'ordre, si ce soir ils perdaient le rang qu'ils tiennent ce matin à la tête du siècle. L'ordre ! mais l'ordre par la force du nombre, par la force de l'or, par la force de l'industrie, par la force du pouvoir, par la force des armes.

Avec de la poudre et du canon, on peut bien se passer, n'est-il pas vrai, du bras du Dieu des armées? Et ceux-là, de quel droit prétendraient-ils s'opposer à la cupidité toujours croissante de l'égoïsme sensualiste? Conservateurs, parce qu'ils ont à conserver une fonction bien payée, un magasin richement monté, une terre avec de gros revenus, vous les entendriez demain exiger le partage, si ce soir la fortune leur échappait.

Non, ces hommes d'ordre ne se sont pas réunis pour combattre l'esprit du siècle; ils se sont levés pour se défendre eux-mêmes, et le mot *ordre* est aussi faux dans leur bouche que le mot *liberté* sur les lèvres de leurs rivaux. S'ils se combattent, c'est qu'un même esprit d'indépendance les possède, c'est qu'une même soif de jouir les dévore, et qu'ils ne peuvent pas tous à la fois dominer et jouir. La même idée, la même passion les a divisés. D'une part, l'orgueil rationaliste

qui domine, l'opulence et la volupté matérialiste qui jouit, veut conserver sa domination intellectuelle et politique, ses richesses et ses jouissances matérielles. De l'autre, l'orgueil rationaliste qui ne domine pas, la cupidité pauvre et la volupté affamée qui ne jouit pas, veut renverser pour dominer et pour jouir à son tour. Et les deux camps se regardent, se mesurent, se comptent, se menacent; ils voudraient.... mais ils n'osent...., s'écraser l'un l'autre. Du reste, quel que soit celui de ces deux drapeaux qui triomphe, ce sera toujours la victoire de l'idée et de l'esprit du siècle.

XX.

AVEUGLEMENT ET INERTIE D'UN GRAND NOMBRE D'HONNÊTES GENS.

Sans Dieu, sans la Religion, sans l'Eglise, il n'est pas plus d'ordre que de liberté pos-

sible. On le reconnaît, on le dit. Et puis l'on se tait et l'on se croise les bras. Les uns murmurent : Il n'y a rien à faire; les autres : Il faut attendre; ceux-ci : Laissons les partis s'entre-détruire ; ceux-là : Dieu saura bien venger sa cause. Sa gloire, son Eglise est en jeu. L'Eglise a des promesses de triomphante durée jusqu'à la fin des siècles, il faudra bien qu'elle sorte victorieuse de cette crise, et sa victoire nous sauvera. — Oui, l'Eglise triomphera. Mais ces impassibles fainéants, qui n'ont des yeux que pour regarder sans rien voir, qui n'ont des bras que pour les croiser sans rien faire, vous croyez que l'Eglise les sauvera? L'Eglise ne sauvera que ceux qui se rangeront sous son drapeau, et qui la seconderont dans sa lutte contre l'esprit du siècle.

XXI.

DANGER DE CETTE INERTIE.

Jeunes gens, voulez-vous savoir pourquoi un si grand nombre d'entre vous, après avoir reçu une éducation chrétienne, sont allés grossir les rangs du camp de l'orgueil rationaliste ou de l'égoïsme voluptueux et socialiste. Je vais vous le dire. Ils se sont endormis dans le calme et le sans-souci du *farniente*. Demandez au nautonnier ce qu'il redoute le plus, de la tempête ou du calme? Il vous dira que, si la tempête peut le lancer hors de sa route, du moins elle le fait marcher; que jamais vrai marin ne sentit son cœur défaillir, ni son front s'obscurcir, au jour de la tourmente. Mais le calme! c'est le désespoir d'un navire. Peu à peu les vivres s'épuisent, l'équipage se décime, il ne reste plus que la faim, la soif, et la plus cruelle, la

plus désespérante mort. De même, il est encore permis d'espérer de ces intelligences trop fières que l'orgueil souleva, de ces passions trop fougueuses que la volupté emporta; la tourmente de l'intelligence ou du cœur pousse quelquefois au port de la foi et du repentir; et alors le mécréant, le libertin converti devient un défenseur de la foi, un apôtre de la charité; c'est un Paul, un Augustin. Tandis que ces esprits, ces cœurs détendus par l'inertie, ces âmes inutiles avec leur foi morte et leur stérile charité, ne tardent pas à consumer dans la fainéantise cette provision de foi et de grâce, de lumière et d'énergie dont Dieu les avait munis par l'éducation maternelle de l'Eglise, de la famille et du collége. Alors la faim désole cette intelligence épuisée par la nullité même de ses opérations; la soif dévore ce cœur resserré et desséché par l'ennui de ses retours continuels sur son *moi;* et pour apaiser cette faim,

cette soif, il faut la pâture et le breuvage des rêves creux du philosophisme, des utopies socialistes du progrès humanitaire, ou bien les délirantes orgies du théâtre ou du feuilleton-roman.

XXII.

RÉSUMÉ DE CE QUI PRÉCÈDE.

Nous avons signalé l'esprit du siècle; nous l'avons montré unissant par la grande voix de la presse, et la philosophie qu'il a faussée, et l'histoire qu'il a dégradée, et la poésie, ainsi que toute littérature, qu'il a corrompue; nous avons fait entrevoir le chaos d'idées dans lequel il a lancé le monde : orgueil de l'intelligence ou volupté des sens, se disputant, aux cris de *liberté* ou d'*ordre*, une domination et des jouissances que les uns veulent conserver parce qu'ils les ont, que les autres veulent renverser et abolir parce qu'ils

ne les ont pas; et au milieu de ce conflit, sommeil déplorable de la masse des honnêtes gens, qui ne se réveilleront pas, tant que le sol ne croulera pas sous leurs pieds.

XXIII.

INFLUENCE DE L'ESPRIT DU SIÈCLE JUSQUE SUR LES DÉFENSEURS DE LA VÉRITÉ.

Serait-il vrai qu'à l'exception de ceux qui, inspirés par l'esprit du siècle, veillent et agissent pour soutenir et étendre son règne, le reste des hommes ne sait et ne fait que dormir? Serait-il vrai que personne n'ait osé se lever pour combattre les rêves des faux philosophes, les utopies des socialistes, les mensonges de l'histoire et les funestes inspirations de la poésie du siècle? Non, tous les honnêtes gens ne dorment pas; la peur n'a pas enchaîné toutes les voix, ni paralysé toutes les plumes. Malheureusement les prin-

cipes solides de la science et la fermeté de jugement firent défaut à plusieurs des défenseurs de la vérité, ou du moins la force de caractère leur manqua. Ils crurent que la bonne cause a besoin d'être soutenue de la faveur populaire; et ils ne connurent pas cette sainte hardiesse qui sait, quand il le faut, mépriser les mépris de la foule, et être vrai et sincère *quand même*. Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de signaler comme dangereux, au point de vue doctrinal et pratique, des ouvrages dont la jeunesse croit n'avoir nullement à se défier. L'intention des auteurs est droite et pure; mais, à force de lire et de relire les écrivains que l'opinion proclamait les oracles de la science et les modèles du style, ils se sont tellement pliés au tour de phrase et aux expressions des prétendus maîtres de la pensée et du langage, qu'ils ont fini, à leur insu, par se pénétrer de leurs idées mêmes, ou plutôt de leurs sophis-

mes; et nous avons entendu, avec l'étonnement d'une compassion profonde, des catholiques sincères s'exprimant comme l'esprit du siècle sur le fond et sur la forme des belles-lettres, sur les faits de l'histoire, sur les principes de la philosophie, et jusque sur les dogmes, sur la morale, sur les institutions et le gouvernement de l'Eglise. Nous les avons vus porter sur les questions les plus graves des jugements qui ne contrastent avec les appréciations des adversaires de notre foi, que par le défaut de logique. Nos ennemis, partant de principes faux, et ne reculant pas devant les conclusions impies et immorales, ont du moins le triste avantage d'être conséquents; tandis que les catholiques dont je parle, au lieu de servir la Religion qu'ils veulent défendre, ne font, par l'incertitude même de leur manœuvre, que préparer à l'impie un triomphe plus facile; et en même temps ils faussent les esprits de cette jeunesse qui, se

fiant à leurs bonnes intentions, venait à eux, disposée à accepter presque sur parole tout ce qui sortait de leur plume.

Signalons ici quelques traits qui puissent servir à reconnaître ces auteurs, dangereux par le fait même de leur innocente candeur.

XXIV.

POÉTISME CHRÉTIEN.

Au dix-huitième siècle, un poète, épuisant les traits d'un esprit caustique et facétieux, trouva le secret de rendre ridicule aux yeux des faibles ce qu'il y a de plus sérieux et de plus sacré, les mystères du dogme et du culte chrétien. Dès lors la source de toute vraie poésie fut tarie, pour le sardonique blasphémateur d'abord, et en même temps pour tous les jeunes gens dont il avait flétri les lèvres par son sacrilége sourire. Grâce aux mesquines railleries d'un Voltaire, il ne fut

plus permis de s'inspirer du sentiment chrétien, sans perdre par le fait tout titre à la force d'esprit et tout renom de génie. Cette contrainte ne pouvait durer. La poésie, réduite aux descriptions rimées de la nature physique, se mourait d'inanition et de langueur. Enfin à la prose aussi glaçante que spirituelle du poète-philosophe, un écrivain osa opposer un ouvrage en prose, mais plus poétique et cependant plus vrai que toute la poésie et à la fois que toute la philosophie de l'auteur de la *Henriade* et de l'*Essai sur les Mœurs*, etc. Cet ouvrage portait en titre : *Le Génie du Christianisme*. A partir de l'apparition de ce livre, on put sans rougir essayer d'être poète chrétien. Reconnaissons-le, Chateaubriand a rendu à la Religion un service qu'il serait ingrat et injuste de contester. Non, nous ne rangerons jamais l'auteur du *Génie* parmi les adversaires de la foi et de la vertu. Nous aimons à l'entendre exalter avec bonheur son

enthousiasme pour ce qu'il appelle la poésie de la Religion, de ses dogmes, de ses mystères, de son culte, de ses sacrements, de ses institutions, de ses temples. En effet, tout ce que la poésie offre de charmes, de sublimité, de grandeur, se retrouve à un degré supérieur dans l'ensemble d'une religion fondée sur la plus haute inspiration, sur le plus divin enthousiasme qui soit possible. Et cependant, à force d'entendre célébrer la poésie de la Bible et du Christianisme, la jeunesse de notre siècle, si portée déjà à tout juger par les sens, à tout voir par l'imagination, n'a eu qu'un pas à faire pour donner dans les rêveries de ces poètes-philosophes et de ces philosophes-poètes qui, tout en protestant de leur profond respect pour les symboles et les mystères du vieux culte, l'ont mis au rang des fictions et des mythes de la Grèce et de l'Inde. Après avoir appris à ces jeunes gens à confondre l'inspiration poétique de l'imagi-

nation humaine avec l'inspiration prophétique de la parole divine, faut-il s'étonner qu'ils aient accepté sans défiance, et même avec applaudissement, une philosophie qui ne reconnaît pas d'autre inspiration que celle de l'enthousiasme du génie, pas d'autre révélation que la découverte et la démonstration naturelle de la vérité.

Tel devait être sur les intelligences le résultat de ces apologies poétiques du dogme et du culte divin. Quant à la pratique, je voudrais bien savoir combien de jeunes gens ont été amenés à l'observation du Décalogue par la lecture des *Martyrs*, et de tous ces romanesques imitateurs du chantre d'*Atala*.

XXV.

RATIONALISME CHRÉTIEN.

Ceux-là vous promettent la philosophie du christianisme. Siècle étrange! tout entier plongé dans les sens, ou bien livré aux trans-

ports fébriles de cette faculté de l'âme qui tient le plus aux sens, de l'imagination, il faut que plus que tout autre il affiche ce qu'il possède moins que tout autre, l'esprit philosophique. Et c'est à ce siècle d'industrie matérielle et d'imagination sensible que nous devons cette manie de prétendre donner la philosophie de tout, depuis la philosophie de l'histoire et de la chimie, jusqu'à la philosophie du christianisme. Oui sans doute, dans chacun des articles du *Credo*, dans chacun des préceptes du Décalogue, il y a plus de philosophie, c'est-à-dire, de sagesse et de raison, que dans toutes les *Politiques* d'Aristote, et dans toutes les *Républiques* de Platon. *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus* (I Cor. I, 25); mais ne venez pas nous promettre l'explication et la démonstration des mystères. Un mystère que vous pourriez expliquer et démontrer par la raison, ne serait plus un mystère.

La philosophie, selon l'acception commune, est la science des vérités que la raison de l'homme peut, par ses seules lumières naturelles, connaître et démontrer. L'homme, par le seul fait que Dieu l'a créé avec la puissance de connaître le vrai, peut, sans aucun doute, se démontrer l'existence d'un Dieu infini, la possibilité et la certitude du fait d'une révélation par laquelle ce grand Dieu lui enseigna des vérités, non pas contraires, mais supérieures à toute raison finie. Il peut, et il doit reconnaître par lui-même, l'obligation de croire, c'est-à-dire, de tenir pour certain tout ce que son Dieu daigne révéler, quand même l'intelligence humaine ne comprendrait pas le *pourquoi* et le *comment* des vérités qu'atteste le divin révélateur. La raison seule me dit assez que Dieu, en vertu de la science infinie de son intelligence, ne saurait se tromper, et qu'en vertu de la bonté et de la justice infinie de sa volonté, il ne pour-

rait me tromper. Mais là s'arrête la raison naturelle, et par conséquent là aussi s'arrête la philosophie.

Je sais qu'aidé du double flambeau de la raison humaine et de la révélation divine, le chrétien peut expliquer et déduire certaines vérités, certains faits, qui, sans être expressément révélés, se trouvent implicitement compris dans les affirmations de la parole divine; mais alors la raison s'élève au-dessus de la sphère de la philosophie, pour entrer dans la région de la théologie. Et toutefois le théologien lui-même, aussi bien que le philosophe, doit prendre garde aux conclusions que sa raison peut déduire des principes de la foi; car si les affirmations de Dieu sont infaillibles, les déductions du raisonnement humain ne le sont pas. Mais prétendre expliquer ou démontrer par la raison, même éclairée de la foi, le *pourquoi* et le *comment* des dogmes révélés, c'est orgueil ou folie. Que serait-ce

donc de vouloir donner la *philosophie* du christianisme? Je comprendrais que, d'après les principes révélés, on nous promît la *théologie* de la *philosophie*, je veux dire l'explication d'après la foi d'un certain nombre de vérités et de faits dont la raison naturelle reconnaît l'existence et qu'elle ne peut s'expliquer sans la révélation. Mais la philosophie du christianisme! Ces deux mots se repoussent aussi bien que démonstration et mystère. Philosophie veut dire science et démonstration de la vérité, d'après les principes de la seule raison naturelle. Vous nous annoncez la philosophie des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, la philosophie de la Passion de Jésus-Christ, la philosophie du péché originel et de la grâce, la philosophie des Sacrements! Vous flattez-vous peut-être de démontrer et d'expliquer, d'après les principes de l'ordre et de la raison naturelle, le *pourquoi* et le *comment* de l'ordre surnaturel? Prenez garde:

Vous n'êtes plus ni théologien, ni même philosophe, vous êtes rationaliste. Reconnaissez que la raison finie ne peut pas tout expliquer, tout démontrer ; et souvenez-vous que, toute lumineuse et toute certaine qu'elle est, la foi a ses ombres, et qu'elle consiste précisément à croire ce qui ne se voit pas.

Non, je le sais, vous ne prétendez pas, comme le rationaliste, au droit de tout comprendre et de tout expliquer. Il fallait donc le dire, et ne pas annoncer, ne pas essayer des démonstrations et des solutions aussi impossibles que téméraires. Ce jeune homme vous a cru sur parole ; et de vos aperçus, soi-disant métaphysiques, il n'a conclu et retenu qu'une chose : C'est que la raison humaine a le droit de chercher du moins à tout s'expliquer, et de n'admettre aucun dogme dont elle ne puisse se démontrer la vérité, la justice et la convenance. Or vous n'avez pas pu lui démontrer, vous n'avez pas pu lui ex-

pliquer un seul des mystères qui constituent l'essence même de la révélation chrétienne : ce jeune homme est allé grossir le camp du rationalisme.

XXVI.

INCERTITUDE D'UN JEUNE HOMME A SON ENTRÉE DANS LE MONDE.

Il nous reste à indiquer ce qu'il faut faire pour échapper à l'entraînement de l'esprit général du siècle, et pour devenir capable de le combattre avec succès.

Vous êtes bien décidés, n'est-il pas vrai, à ne pas servilement subir, comme tant d'autres, l'influence, à la fois despotique et licencieuse, de cet esprit qui, sous le nom de lumière, éteint dans le chrétien le flambeau de la foi ; qui, sous le nom d'humanité, efface dans l'homme toute dignité et tout droit personnel ; qui, sous le nom de liberté, livre

tous les droits aux despotiques caprices des assemblées et des émeutes populaires; qui, sous le nom de progrès, fait rentrer les intelligences dans le chaos des panthéistiques rêveries de l'Inde, ou dans les ténèbres du doute universel de la Grèce, et rejette les nations dans les forêts sauvages de la barbarie. Vous avez résolu de conserver votre foi de chrétien, de vous élever à la dignité d'homme fait. A votre entrée dans le monde, je vous ai vus regarder autour de vous, je vous ai vus prêter l'oreille. Tant d'esprits divers soufflent en sens contraire, tant de voix discordantes vous appellent à les suivre : vous ne savez à quel souffle livrer votre voile, à quelle voix accorder votre confiance. Tant de guides, tant de maîtres s'offrent à vous enseigner, à vous conduire : vous demandez quels sont les plus sûrs et les meilleurs. Essayons de le dire.

XXVII.

QUELS SONT LES MAÎTRES QU'UN JEUNE HOMME DOIT ÉCOUTER ET SUIVRE.

Deux facultés constituent l'homme, considéré sous le rapport intellectuel et moral : l'intelligence, la volonté. La perfection de l'intelligence consiste dans la science du vrai ; la perfection de la volonté, dans l'amour du bien. Les meilleurs maîtres seront ceux qui vous enseigneront le mieux les principes de la vérité, qui vous formeront le mieux à la pratique de la vertu. De là deux règles qui doivent présider au choix que vous ferez des hommes que vous prendrez pour guides de votre esprit et de votre cœur. Parmi les intelligences dont la parole a éclairé le monde, il en est qui dominent et règlent les autres, et que l'on désigne sous le nom de génie. C'est aux chefs-d'œuvre du génie que vous

irez demander la splendeur du vrai. Mais le génie se laisse quelquefois entraîner par la passion, et alors il se dégrade et se prostitue au service du faux et du mal; vous fermerez l'oreille aux accents de ces organes de l'erreur et du vice.

XXVIII.

QUELS SONT LES MEILLEURS MAÎTRES AU POINT DE VUE DE L'INTELLIGENCE.

Indiquons d'abord les traits auxquels vous reconnaîtrez les maîtres les meilleurs sous le rapport de l'intelligence et pour l'enseignement de la vérité. Parmi ceux qui se présentent, les uns ne se proposent que de vous introduire aux portes du temple de la sagesse; les autres vous feront pénétrer au fond même du sanctuaire. Ceux-là n'ont reçu que le talent, ceux-ci sont inspirés par le génie. Essayons de distinguer le génie et le talent :

Vous jugerez ensuite quel service vous pouvez attendre de l'un et de l'autre pour acquérir la science des principes de la sagesse et de la vérité.

XXIX.

LE GÉNIE ET LE TALENT.

Le génie est la puissance de concevoir et d'inventer par soi-même quelque chose de grand, et de le réaliser. Le talent est la facilité de bien disposer des moyens ordinaires.

Le génie se mesure à la hauteur, à l'étendue, à la profondeur des vues; à l'énergie et à la simplicité des moyens d'exécution; à la difficulté et au nombre des obstacles vaincus. Il a besoin d'être soutenu d'une volonté forte, constante et fière, mais sans cet orgueil qui dédaigne et qui brave la majesté de ce qui lui est supérieur. Le talent se reconnaît à la justesse, à l'exactitude du coup d'œil, à l'habile

combinaison des moyens qu'il emploie, à une certaine adresse qui lui fait éluder heureusement ou diminuer la force et le nombre des obstacles qu'il rencontre. Il lui suffit d'être secondé d'une volonté droite, patiente et souple, mais sans cette vanité qui descend jusqu'à la bassesse pour mendier le succès. Le génie découvre des rapports qui n'avaient encore été signalés par personne, il trouve des moyens d'exécution dont on ne soupçonnait pas même la possibilité; il saisit d'un coup d'œil la liaison et l'ensemble de certaines vérités, de certains faits, qui, au premier aspect, sembleraient n'avoir entre eux aucune connexion; et c'est en ce sens que l'on dit du génie qu'il est créateur. Dans la réalité l'esprit humain ne saurait ni créer ni inventer. Il ne peut atteindre que ce qui est. Il peut découvrir ce qui est caché; mais il ne peut ni donner l'être à ce qui n'est pas, ni inventer ce qui n'existe pas. Le talent, au

contraire ne découvre pas le premier et par lui-même. Il suit et vérifie ce que le génie a découvert; il perfectionne et achève les détails que le génie a négligés; il remonte et redescend pas à pas les degrés intermédiaires que le génie a franchis d'un seul bond. Le premier a le coup d'œil d'ensemble, le second a le coup d'œil de détail; celui-ci voit et veut en petit, celui-là voit et veut en grand; l'un réduit et voit tout en un, l'autre divise et voit tout un à un. Aussi est-ce par l'ensemble surtout et dans le plan, que le génie est sublime et profond; au lieu que dans l'ensemble le talent se borne à être beau et régulier, juste et clair : il n'a de sublime que des traits, éclairs de génie, je le veux, mais ce ne sont que des éclairs. Peut-être que, sentant son infériorité, le talent se défie justement de lui-même; il ne songe qu'aux fautes à éviter, il tremble de vous heurter, de vous froisser, de vous déplaire. Toute son

étude est d'observer ce qui vous plaît; il devine votre idée, votre opinion, vos goûts, vos désirs, et se plie, se soumet à votre pensée, à votre fantaisie, se fait à votre image pour vous charmer, pour vous gagner, pour vous attirer; et vous conduire précisément où vous voulez.

Inconnu à lui-même comme aux autres, cet homme avançait dans la vie : soudain un éclair brille à son intelligence, une idée l'a frappé. Il a entrevu je ne sais quoi, mais il a dit : J'irai et je verrai; et le jour s'est fait. Un nouveau génie s'est levé : étonné de cette lumière nouvelle qui lui découvre tout un monde nouveau, il étonne à son tour par la hardiesse de sa marche. Malheur à lui, si, repliant son regard sur lui-même, il vient à perdre de vue l'étoile qui devait le guider à cette vérité qui seule est toujours ancienne et toujours nouvelle : il n'aboutira qu'au précipice de l'orgueil et de la folie. Mais que,

tout entier à son idée, il s'oublie lui-même ; qu'oubliant la foule des hommes, il ose négliger, et même, s'il le faut, heurter ce qu'on appelle l'opinion, et mépriser la gloire ; que, sans se soucier, ni des préjugés qui de leurs clameurs voudraient étouffer sa voix, ni des passions qui se croisent sur sa route, il poursuive le dessein, le but, dont une intuition soudaine lui a inspiré l'idée, il atteindra son but, il réalisera son dessein. Que lui importe à lui ce que vous pensez ou voulez ? Ce qu'il voit, il le voit ; ce qu'il veut, il le veut. Malgré vos résistances, il saura bien vous convaincre et vous entraîner. Il a dans sa force un secret que le talent ne connaît pas. Pour vous entraîner et vous convaincre, il vous enlève ; et alors vous le voyez plier et soumettre tout à son idée, à son plan, à ses fins ; il domine et gouverne à son image, il se pose devant son siècle et lui dit : regardez et suivez-moi. Ne croyez pas au reste que le talent lui man-

que. Seulement il a en lui quelque chose qui le dispense de la plupart des calculs minutieux du simple talent; et c'est ce quelque chose qui s'appelle le génie. C'est par la force du génie que le sage atteint d'une fin jusqu'à l'autre, *attingit à fine ad finem fortiter;* c'est par le charme du talent qu'il coordonne les moyens à la fin, *disponit omnia suaviter.*

Parcourez les sciences, les arts, le gouvernement; vous distinguerez partout le génie et le talent aux traits que nous venons de signaler. Le génie, c'est Homère; le talent, c'est Virgile; Démosthène a plus de génie que de talent, Cicéron plus de talent que de génie. C'est par le génie que Bossuet vous élève et vous étonne, c'est par le talent que Massillon vous charme et vous pénètre. Au trait hardi d'un Michel-Ange vous avez reconnu le génie, et le talent au tour gracieux d'un Raphaël. Le talent politique de Philippe prépare la carrière au génie d'Alexandre; le ta-

lent si brillant d'un Pompée succombe sous le foudroyant génie d'un César; si Charlemagne vous apparaît sur son trône comme le seul grand homme de son siècle, c'est que le génie se suffit à lui-même; tandis que Louis XIV ne semble devoir sa grandeur qu'à ce juste coup d'œil du talent, par lequel il sut réunir et grouper autour de sa personne tous les grands hommes de son royaume.

XXX.

LE GÉNIE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA THÉOLOGIE.

O vous qui avez résolu de sonder les profondeurs de la science, pour asseoir sur des bases solides l'édifice de vos pensées, vous qui aspirez à vous élever à la hauteur de ces principes généraux, d'où l'œil domine et embrasse sans effort toute l'étendue de la chaîne des vérités, allez à l'école du génie. Sa pa-

role simple et ferme, claire et précise, même lorsqu'elle est sublime et profonde, concentre la science et la réduit à un petit nombre d'axiomes qui éclairent toujours et jamais ne s'oublient.

Désirez-vous savoir jusqu'où la raison humaine, laissée à ses propres forces, peut étendre la portée de son regard; Platon vous dira quelle est cette hauteur que l'esprit humain ne peut franchir, Aristote vous conduira jusqu'à ces profondeurs au delà desquelles la raison de l'homme ne peut plus rencontrer que des abîmes.

Mais le flambeau de la foi s'est levé sur le monde, et vous voudriez connaître jusqu'où, à l'aide de cette lumière nouvelle, le génie de l'homme a pu reculer les limites de sa vue : interrogez l'aigle d'Hippone: Augustin a tout scruté. Dans les impatiences de son génie aussi altéré de la soif du vrai, que son cœur l'était de la soif du bien, cet infatigable cher-

cheur s'est posé tous les problèmes qui peuvent justement exciter la curiosité de la raison; et ceux qu'il n'a pu résoudre sont encore aujourd'hui des problèmes: Augustin, c'est le Platon chrétien.

Huit siècles après, est venu notre Aristote : Disciple et fils d'Augustin, comme Aristote le fut de Platon, le bœuf muet sillonnait en tout sens, par le travail lent, mais sûr, de l'analyse, le vaste champ acquis à la science par son maître; et, coordonnant en un seul tout cette riche moisson de toutes les vérités naturelles et révélées, il poussa enfin un mugissement, qui, selon la prophétie du grand Albert, a retenti jusqu'aux bornes du monde. L'antiquité païenne avait proclamé Aristote, le philosophe, le sage par excellence. L'école catholique reconnut dans Thomas quelque chose de plus qu'un philosophe, quelque chose de plus qu'un sage, elle l'a proclamé son ange. Ouvrez cette Somme de la science

théologique, science qui domine et embrasse tout ce que les autres sciences renferment de vérités nécessaires et utiles; ouvrez ce livre que l'ange de l'école a dicté; et je ne vous dis pas quelle sera votre surprise d'y trouver clairement et pleinement résolues ces questions que les insatiables disputeurs du jour ne savent pas même poser. Peut-être même jugerez-vous, avec bien d'autres savants, que ce livre seul peut vous tenir lieu de la plupart des autres, lorsque vous aurez reconnu que Thomas y a réfuté d'avance toutes les erreurs théologiques, philosophiques, sociales, et même littéraires, qui au dix-neuvième siècle bouleversent les esprits, et renversent les sociétés.

XXXI.

LE GÉNIE DES SCIENCES PHYSIQUES.

Je crains d'offenser le juste orgueil du siècle de l'industrie et de la science matérielle, si je me permets d'avancer, qu'en dépit des progrès dus au creuset, à la pile, au télescope, à la vapeur, au ballon, le génie des sciences physiques ne consiste pas à compter les pistils et les étamines d'une fleur, à décomposer les éléments de la matière, à combiner les rouages d'une machine, à gouverner les caprices d'un aérostat, pas même à faire voler l'expression de la pensée de New-York à Paris sur les ailes de la foudre. Le génie de la physique, c'est Kepler, devinant par une simple analogie la forme de l'orbite que parcourent les planètes, et pour vérifier ses soupçons, s'obstinant à poursuivre

Mars de ses calculs jusqu'à ce qu'enfin il lui ait dérobé le secret de sa marche; c'est Newton, s'élevant de la chute d'une pomme aux lois qui déterminent le mouvement et l'équilibre des soleils; c'est Galilée, découvrant dans les oscillations d'une lampe suspendue les règles qui mesurent les forces si profondément cachées de l'attraction centrale du globe; ou plutôt je me trompe, le génie de la science du monde matériel, c'est encore Newton, mais Newton se découvrant, lorsqu'il entend prononcer le nom de celui dont la sagesse a conçu, dont la toute-puissance a réalisé, dont la providence gouverne ce vaste ensemble d'imperceptibles éléments, d'incommensurables soleils, si divers et si unis, si petits et si grands, si prodigieusement éloignés, et toutefois si dépendants les uns des autres, que nous appelons l'univers.

Que disent-elles à mon intelligence, que disent-elles à mon cœur, vos découvertes, vos

expériences, vos calculs, vos machines, si elles ne servent qu'à multiplier les jouissances, et par là même les distractions de mes sens ; si elles n'ont pour fin et pour résultat, que de replier le vol de mon intelligence et les élans de mon cœur sur la matière, et sur tout ce qui se compte et se palpe ?

J'appelle science physique ce coup d'œil qui, saisissant et enchaînant d'un regard tout le détail et tout l'ensemble de la création, élève mon âme jusqu'à ce Dieu sans lequel finalement les lois de l'ordre du monde matériel sont tout aussi inexplicables et impossibles que son existence. J'ai parcouru vos livres ; je n'y ai rencontré que des nomenclatures et des chiffres, des figures et des hypothèses. Je n'y ai pas trouvé encore la solution d'un seul des problèmes que le Dieu créateur posait à Job, il y a plus de quatre mille ans.

XXXII.

LE GÉNIE DE L'HISTOIRE.

Apprenez tous les mots que renferme un lexique, toutes les règles qu'énonce une grammaire, vous connaissez les mots et les règles de la langue ; mais la langue, la savez-vous ? Non, si vous n'en possédez pas le génie. Les grammairiens et les lexicographes sont-ils les plus habiles écrivains, dans la langue même dont ils ont rédigé le lexique ou la grammaire ? De même, il se rencontre des érudits, hommes de mémoire, et surtout de patience, qui possèdent tous les noms propres de pays et de villes, de peuples et de personnages, consignés dans les archives du passé. Ils vous diront l'époque et la date de tous les faits, de tous les siéges, de toutes les batailles, de toutes les inventions, de

toutes les naissances et de toutes les morts dont le chiffre est conservé. En un mot, leur tête est pour la partie historique un manuel complet du baccalauréat. Et toutefois ils n'ont pas même la première idée de la science historique. Que m'importe de savoir si celui qui martela les Sarrasins s'appelait Karl ou Charles? Et qu'ai-je besoin de retenir la liste des noms propres ou des dates mortuaires de la série des consuls romains ou même des rois de France? Je demande à l'histoire la connaissance des peuples et des hommes; je dispenserai volontiers l'annaliste de m'indiquer l'année précise et le lieu où naquit et mourut Charlemagne ou Néron; mais j'attends de lui qu'il me découvre par quel secret Charles devint l'un des grands bienfaiteurs du monde, et en punition de quels crimes le peuple-roi subit le joug d'un monstre aussi lâche que cruel. Laissez donc dans vos rayons les volumes sans fin des biographies univer-

selles, et les registres in-folio des bureaucrates de la chronologie, vous les consulterez au besoin sur les détails. Si vous voulez apprendre l'histoire, allez à l'école des Augustin et des Bossuet. Le premier dans sa *Cité de Dieu*, le second dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, vous élèveront au seul point de vue d'où il soit possible de reconnaître et d'embrasser le principe et la raison, l'ensemble et les rapports, le dénouement et le terme final de tous les événements humains.

XXXIII.

LE GÉNIE DE L'ÉLOQUENCE.

Qui vous enseignera l'art de faire triompher par la parole la cause de la vérité et de la vertu ? Les observations judicieuses des hommes de talent pourront vous tracer des règles

sûres pour éviter les fautes, et même vous enseigner les secrets du talent de persuader ; vous donneront-ils la vigueur du raisonnement, l'enthousiasme de l'inspiration ? Un seul discours de Démosthène ou de Bossuet, lu, relu, médité, vous révèlera mieux les principes de l'éloquence que toutes les rhétoriques du monde, et surtout que toutes ces harangues et déclamations, calquées froidement d'après les règles et les modèles. L'étude des règles et l'imitation des modèles sont assurément nécessaires pour solliciter la réflexion, et pour élever l'âme au beau idéal de l'éloquence ; mais c'est au génie qu'il faut demander le principe et la raison des règles, l'idéal et le modèle de l'art de la parole. Aristote dans sa *Rhétorique*, Cicéron dans son *Orator*, Fénelon dans ses *Dialogues*, ont tracé le type d'un orateur qui n'a pas encore paru ; Démosthène, Cicéron, Chrysostome, Segneri, Bourdaloue, Bossuet, Féne-

lon ont laissé chacun un très-petit nombre de discours modèles que l'on ne devrait jamais perdre de vue, lorsqu'on aspire à exercer par la parole un empire réel et durable sur les hommes. L'étude des discours imparfaits ne sert le plus souvent qu'à consoler l'amour-propre et à entretenir la paresse. A l'école de la médiocrité, on se flatte de pouvoir sans peine la surpasser, et l'on apprend à se contenter d'être médiocre. Si vous ne visez qu'à être médiocre, vous ne le serez pas même.

XXXIV.

LE GÉNIE DE LA POÉSIE.

Après tout, une éloquence médiocre est encore une puissance; un homme de bien, pourvu qu'il parle avec conviction, qu'il dise la vérité et qu'il inspire la vertu, ne peut

manquer, même sans être orateur, de produire une impression salutaire sur l'esprit et sur le cœur. Le poète n'a pas le droit d'être médiocre. En effet, que lui demandez-vous? Le beau idéal, afin de le retracer à votre tour dans un chant ou dans un drame, ou afin de vous régler vous-même d'après le type de la vraie grandeur et de la gloire véritable. Irez-vous demander l'idée du beau et du grand, l'inspiration de la vertu, à celui qui n'a ni élévation dans sa pensée, ni grandeur dans sa conception, ni unité dans son plan, ni fermeté dans sa marche, ni force ni grâce dans le cœur? Chercherez-vous le type du parfait dans l'expression et la représentation des pensées, des sentiments et des actions communes et vulgaires? Or il n'est donné qu'à l'œil du génie d'entrevoir l'idéal de la grandeur, et de le réfléchir dans ses tableaux. A l'école du talent, vous apprendrez à rimer et à cadencer des pensées justes,

des images heureuses; le génie seul vous inspirera la vraie poésie.

XXXV.

CONCLUSION DES RÉFLEXIONS QUI PRÉCÈDENT SUR LE GÉNIE ET SUR LE TALENT.

Arrêtons ici, et posons la première règle qui doit déterminer le choix des auteurs que l'on veut étudier comme maîtres de la science ou comme modèles de l'art. Attachez-vous aux hommes de génie. Les hommes de talent pourront vous servir d'instituteurs élémentaires, d'introducteurs dans les parvis de la science, d'interprètes et de commentateurs; mais, une fois qu'élevés et instruits par eux, vous serez devenu capable d'entendre et de goûter la parole du génie, contentez-vous de parcourir et de consulter au besoin les écri-

vains secondaires : vivez avec les grands hommes.

XXXVI.

QUELS SONT LES MEILLEURS MAITRES AU POINT DE VUE DE LA VOLONTÉ.

Pour former un homme, la leçon spéculative du génie ne suffit pas ; il faut encore la leçon pratique du cœur. Ce n'est pas assez de savoir, il faut faire ; ce n'est pas assez d'écouter la parole d'un grand maître, il faut suivre l'exemple d'un beau modèle. Si l'intelligence se forme par la spéculation de la vérité, la volonté se forme par la pratique de la vertu, et celui-là seul est homme complet, qui pense bien et qui agit comme il pense. Vous écouterez donc comme maîtres ceux qui savent et qui enseignent le vrai ; vous suivrez comme modèles ceux qui veulent et qui font le bien. Nous adressant à cette por-

tion de la jeunesse qui est déterminée à vouloir ce qui est bon, nous jugeons superflu, après tout ce qui précède, d'insister ici sur la nécessité de ne suivre que des modèles de vertu. De nos jours ce n'est pas tant la bonne volonté qui fait défaut chez les jeunes gens bien élevés ; ce qui manque, c'est la force, c'est surtout la constance. La science solide laisse à désirer sans doute, et toutefois il ne faut pas tant de science pour être sage.

Oserons-nous ajouter que la vraie cause du vague et du peu de solidité de la science même ne vient pas le plus souvent du défaut de talents naturels ou du manque de secours extérieurs ; elle vient surtout de ce qu'on ne sait pas vouloir. Vouloir, c'est se déterminer, s'arrêter, se fixer. Combien d'hommes qui savent beaucoup et qui ne savent rien ; combien qui font beaucoup et qui ne font rien ! Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas eu la force de déterminer, d'arrêter et de fixer leur in-

telligence et leur volonté — par la fermeté d'une immuable résolution.

XXXVI.

SECRET DE LA FORCE.

Soyez et faites ce que vous voudrez ; mais quoi que vous soyez, quoi que vous fassiez, vous ne serez, vous ne ferez jamais rien, si vous ne savez pas vous arrêter à une idée. Interrogez tous les grands hommes ; prenez Homère ou Alexandre, Démosthène ou Aristote, Augustin ou Charlemagne, Thomas d'Aquin ou Xavier ; poètes ou conquérants, orateurs ou philosophes, docteurs ou monarques, écrivains ou apôtres, quel que soit le type de leur génie et de leur caractère, la condition de leur rang et le mode de leur action, tous furent grands, tous ont exercé un véritable empire sur les hommes. La raison de leur puissance n'est donc pas plus dans le génie

de la science que dans celui de la parole, dans l'inspiration de la poésie que dans celle de l'éloquence, dans la vigueur du style que dans la force de l'épée, dans l'autorité du sceptre que dans celle de la doctrine. Quel fut le secret de leur grandeur et de leur force? Ce secret, le voici : chacun d'eux a eu une idée, un but. Qu'il est fort celui que domine une idée, et qui a eu assez de courage pour se proposer un but !... Il marche, il avance, il ne se détourne pas à droite, il ne se détourne pas à gauche, il a un but, un seul. A mesure qu'il avance, son idée devient plus claire, plus nette, plus précise : l'unité fait la force. Ayez une pensée, une seule, mais vaste, haute, grande, qui unisse, dirige, domine tout l'ensemble de vos actes; à laquelle vous rapportiez toute votre intelligence, toute votre énergie; à laquelle vous ayez le courage de sacrifier votre vie tout entière ; vous finirez, bon gré mal gré, tôt ou tard, par

être et par faire quelque chose. De tous ces hommes fameux qui laissèrent dans le monde une trace de leur passage, je vous défie de m'en citer un seul qui ait excellé en quelque genre que ce soit, et qui n'ait eu constamment devant les yeux une pensée unique, un seul but. Vous en rencontrerez qui vous étonnent par le prodige de leurs talents, par la sublimité de leur position, par l'éclat de leur naissance, et toutefois ils n'ont rien fait. Pourquoi donc ? C'est que le doute a brisé un à un tous les anneaux de la chaîne de leur vie ; leur vie n'a été que la trame de Pénélope. Pénélope défaisait la nuit le tissu qu'elle avait travaillé le jour : aussi cette trame ne s'acheva pas. De même on voit ces hommes aujourd'hui entreprendre un haut dessein, et le lendemain renverser le chef-d'œuvre de la veille. Mais donnez-moi un homme qui, inspiré de Dieu ou de son génie naturel, conçoive l'idée d'une œuvre ; que cet homme

renonçant à tout ce qui pourrait le distraire de son but, dise une fois : Maintenant, c'est dit, je commence, *Dixi, nunc cœpi ;* laissez-le faire, laissez les obstacles se croiser sur sa route. On pourra, je le veux, arrêter, suspendre, retarder la réalisation de son dessein. Mais il faudra bien que le jour se fasse, et l'heure du triomphe sonnera. Malheur au monde si c'est un Attila, un Arius, un Julien, un Pélage, un Luther, un Calvin ou un Voltaire qui a conçu une de ces idées uniques que soutient une volonté obstinée ! Malheur au monde, à moins que l'Attila ne rencontre un Léon ; que les Arius, les Julien et les Pélage ne se trouvent en face d'un Athanase, d'un Basile, d'un Grégoire ou d'un Augustin ; que les Luther et les Calvin ne soient arrêtés par un Pie V, un Charles Borromée, un François de Sales et un Ignace de Loyola. Voltaire a osé dire : Ecrasons l'infâme ; et nul encore n'a osé écraser cet homme, son

esprit et son œuvre de tout le mépris qu'il mérite; aussi le protestantisme est mort, et le voltairianisme ne l'est pas !

XXXVIII.

LA PUISSANCE DE L'IDÉE *une* DÉMONTRÉE PAR L'HISTOIRE.

Voulez-vous apprécier la puissance de l'idée unique, constante, invincible, jetez un regard sur les temps antiques. Il serait facile de réduire l'histoire des siècles à un petit nombre de grandes pensées. Pas un peuple ne devient grand, s'il n'a unité de vue; et sa grandeur commence à la première lueur de son idée, elle dure tant que brille l'idée, elle cesse à l'instant où l'idée a jeté sa dernière étincelle.

XXXIX.

L'IDÉE GRECQUE.

Seriez-vous de ceux qui s'imaginent que le génie puisse s'amuser à chanter la colère d'un jeune homme. Non, non s'il ne s'agissait que de venger le fils de Pélée, l'Iliade ne serait pas le premier chef-d'œuvre de la poésie païenne. Inspiré par une de ces vues dont le génie lui-même ne se rend pas toujours compte, Homère a compris que si l'on pouvait concilier un Achille et un Agamemnon, accorder l'unité majestueuse du commandement avec les libres et franches saillies de la valeur, il ne faudrait pas plus de deux ou trois coups de lance pour arrêter l'invasion et renverser l'empire de l'antique et molle Asie, pour châtier les faiblesses du vieux Priam et les lâches trahisons du beau Pâris. Le poète esquisse donc son idée dans

une fable; et cette fable contiendra tout l'avenir historique et toute la marche politique de son peuple. Aussi le peuple d'Homère ne se lasse pas de chanter et d'entendre chanter les rapsodies du vieil aveugle. Cependant quelle apparence que ce ramas disparate de bourgades isolées puisse même se soustraire à l'envahissante unité du majestueux empire du grand Roi? Laissez, laissez le rêve du poète fermenter dans toutes les têtes. Cette fable deviendra le code des Lycurgue et des Solon, le thème des orateurs et des poètes de la Grèce, l'idéal de ses politiques et de ses guerriers. Long-temps elle sera le seul lien de toutes les branches rivales de cette famille discordante. Mais, à force de chanter les maux de la colère d'Achille et les désastres qu'entraîne la désunion, on finira par comprendre que pour vaincre il faut s'unir. Vienne Xerxès avec ses millions de guerriers, et, sous les traits des Léonidas, des Thémistocle, des

Miltiade, vous verrez revivre les Diomède, les Ulysse et les Ajax. Déjà, tremblant au centre de leur immense empire, désespérant de dompter par le fer l'audace réglée des fils d'Athènes et de Sparte, les vieux maîtres de l'opulente et voluptueuse Asie n'ont plus d'espoir que dans ces poignées d'or qu'ils jettent à pleines mains pour enfanter et nourrir la division dans le camp du petit peuple. Tant que l'on verra l'orgueil et la colère, armant l'un contre l'autre les deux premières cités de la Grèce, diviser en deux partis toutes les républiques de la Confédération hellénique, le roi peut dormir en paix au sein de sa fastueuse mollesse. Sans l'unité, la Grèce est impuissante : son Homère le lui a dit, et il a fait un poëme pour le prouver : ΕΙΣ ΚΟΙΡΑΝΟΣ ΕΣΤΩ. La Grèce, au reste, l'a bien compris ; mais personne ne peut être ce roi, parce que chacun veut l'être, et qu'aucun n'est assez fort pour faire que ce soit lui. A

la fin cependant, l'Achille se lèvera, et se faisant l'Agamemnon d'une Iliade qui ne sera pas une fable, il ira prendre la cassette du grand roi pour y enfermer la rêverie du grand poète. Alexandre pleure sur le tombeau d'Achille, il pleure de n'avoir pas un Homère pour le chanter. Ne pleure donc pas, tu n'as que faire d'un poète, tu auras des historiens. Achille n'était que l'idée, l'esquisse ; toi tu seras la réalité, le véritable fils du génie d'Homère. Alexandre dort, la tête appuyée sur le poème de la Grèce, et dans son sommeil il ne rêve qu'Achille. Mais un jour il se réveilla, et la bataille d'Arbelles ne fut pas un rêve. L'idée unique qui, depuis Homère jusqu'au grand Alexandre, avait enfanté tous les poètes, tous les politiques, tous les héros de la Grèce, cette idée en ce jour-là était devenue un fait accompli, et la poésie s'était changée en histoire.

XL.

L'IDÉE ROMAINE.

Rome a bâti son Capitole : elle s'est imaginé qu'il lui appartient de devenir la tête du monde. Tour à tour elle enfante des hommes qui, chacun, conçoivent un projet, et chacun d'eux renverse un peuple : Tullus, les Albains ; Camille, les Véiens ; Papirius, les fiers Samnites. Les Gaulois sont venus ; formidables guerriers, Rome ne craindra qu'eux, même lorsque ses faisceaux feront trembler tous les rois de l'Asie. Mais les Gaulois, sans plan, sans but arrêté, ne suivent que la fougue de leur valeur. Terribles comme l'ouragan, ils passent comme la foudre, mais ils passent ; et Rome continue sa marche triomphante. Cependant un enfant de neuf ans a juré haine à Rome. Ah ! si, dans les délices de Capoue,

Annibal n'eût pas un instant perdu de vue son serment, je ne sais pas qui de Rome ou de Carthage eût donné des lois au monde. Le fait est que Rome ne respire pas tant qu'Annibal respire. Un seul homme à idée a suffi pour arrêter un peuple entier, qui lui aussi avait la sienne ; et il faudra le perpétuel *Delenda Carthago* de son Caton pour achever le triomphe de l'idée romaine sur les restes de l'idée d'Annibal.

Rome dès lors ne connaîtra plus d'obstacles. Les indomptables Gaulois opposeront vainement une lutte de dix ans à la résolution d'un César. Il entre dans les plans du rival de Pompée de se faire de la conquête des Gaules un marchepied pour monter au premier rang dans Rome. Et quand César veut une chose, il vient, il regarde, et il ne part pas que la chose ne soit faite.

L'idée grecque a jeté avec Philopémen sa dernière étincelle. Sur les debris de l'unité

d'un peuple qui ne sait plus que parler, le peuple romain se pose en roi, et le fils adoptif du grand César commande au monde. Il fallait bien que ce peuple en vînt là. De Romulus à César Rome n'a eu qu'une idée :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Parcere devictis et debellare superbos.

VIRGILE.

A son tour Rome s'arrête, elle se repose ; il lui suffit désormais de maintenir son empire ; et voici le type de l'idée barbare qui s'avance. Attila a son inspiration, il se nomme lui-même *le fléau de Dieu*. Le colosse romain n'a plus de vie ; il va s'écrouler sous les coups de la barbarie, et s'abîmer dans un chaos ; car, comme les enfants vigoureux, mais mal appris, les robustes enfants du Nord n'ont qu'une passion : renverser et détruire.

Heureusement pour le monde une autre idée, idée divine, avait été jetée au travers des nations. Ici élevons-nous plus haut.

XLI.

L'IDÉE DIVINE.

Dieu n'a qu'une idée, idée infinie, immuable, éternelle, dont il est lui-même le principe et le terme, et de toute éternité il engendre une parole unique comme son idée. Veut-il donner l'existence à des êtres distincts de lui; au dehors comme au dedans de lui-même il opère sur le même modèle : l'homme, ce résumé complet de la création, ne sera qu'un écho, qu'un reflet de ce mot et de cette idée : *Faciamus hominem ad imaginem nostram.*

Vainement, en vertu de leur libre arbitre, les esprits créés tenteront de déconcerter le plan divin. Pour achever son œuvre, Dieu descendra jusqu'à se faire homme. Il se fera semblable à l'homme pour rendre l'homme semblable à lui; il se sacrifiera, il mourra

pour son idée. Aussi son idée ne mourra pas. L'homme sera sauvé. Que l'empire du Jupiter Capitolin s'écroule sous les coups répétés du fléau barbare ; voici que sur ce chaos de débris s'élève déjà le règne de l'idée divine, et la parole du Verbe incarné domine le monde par la vertu de la foi chrétienne.

XLII.

L'HOMME ASSOCIÉ A LA RÉALISATION DE L'IDÉE DIVINE.

Fait à l'image de Dieu, l'homme s'élève et s'agrandit d'autant plus que par l'intelligence et par le vouloir il se rapproche davantage de son type, de l'unité d'idée et de vouloir de celui qui est l'intelligence et la volonté infinie, immuable, éternelle. Quand Dieu appelle un homme à poursuivre l'exécution de son plan, il lui inspire toujours une seule et grande idée; et cette idée est précisément

celle que de toute éternité il s'est immuablement proposée au dedans et au dehors de lui-même. On pourrait démontrer cette thèse par chacun des grands hommes qui ont successivement concouru à étendre et à soutenir l'empire du Christianisme. Il nous suffira d'esquisser quelques traits ; on verra que le progrès de l'idée catholique est en raison de l'unité d'idée des hommes que Dieu associe à son œuvre.

XLIII.

L'IDÉE CATHOLIQUE.

Il faut qu'il règne, s'est écrié le grand Paul; et durant trois siècles des millions de martyrs ont versé leur sang pour la foi de Jésus-Christ. La foi a vaincu le monde ; l'onde sainte a coulé sur le front des Constantin et des Clovis. Romains et barbares, tout est soumis. Le temps est venu où Dieu veut jeter la

société politique dans le moule de la pensée chrétienne ; il suscite un homme *fort et grand*, qui n'aura qu'une idée ; établir sur les nations le règne de l'Eglise, et par l'Eglise constituer les peuples barbares en société civile. De cette idée une et constamment poursuivie sort l'unité religieuse et politique de l'Europe, et avec cette unité, la prépondérance de la race de Japhet sur la postérité de ses deux aînés.

Vainement Mahomet rallie les enfants de Cham et de Sem à l'unité de son immense complot. L'Annibal nouveau pourra bien, comme l'ancien, armer contre la Rome nouvelle et l'Afrique et l'Asie, et de ces deux continents étendre un formidable croissant contre l'immuable Croix qu'un fils de Sem a plantée sur le front des fils de Japhet. Mais tandis que, soutenues et grandissant par la foi chrétienne, la catholique Espagne et l'héroïque Pologne briseront au sud et au nord

les cornes menaçantes du croissant, les Grégoire VII, les Urbain II, les Innocent III, ralliant tous les peuples chrétiens dans un même et unique sentiment, défonceront par les croisades le centre de ce redoutable empire. Et cependant le croissant avance encore. Pourquoi donc? C'est qu'entre le croissant de Mahomet et la Croix de Jésus-Christ se rencontre un peuple qui, par suite de l'inconstante multiplicité de ses idées, a fini par se détacher de l'unité romaine. Aussi, héritier le plus formidable de l'idée du faux prophète dont il porte le nom, Mahomet le Grand devait avancer jusqu'à Constantinople et achever d'abattre le Bas-Empire. Mais là s'arrête le croissant: car là il se trouve en face de l'unité chrétienne.

La division cependant a trouvé le secret de s'insinuer dans la série du mouvement; le schisme semble avoir scindé l'unité de cette Eglise, si divinement constituée par Jé-

sus-Christ, si solidement fondée par le pêcheur Galiléen, si glorieusement fécondée par le sang des Etienne et des Laurent, si vigoureusement défendue par les Athanase et les Augustin, si majestueusement soutenue par les Léon et les Grégoire, si royalement servie par les Charlemagne et les Alfred le Grand, si énergiquement affranchie par les Grégoire VII et les Bernard, les Innocent III et les saint Louis. Profitant de cette halte, et de l'apparent dualisme du chef de l'Eglise, l'esprit infernal, qui lui aussi a son idée, et qui la poursuit invariablement, depuis qu'il s'est écrié : *Similis ero Altissimo*; l'esprit infernal, qui ne veut qu'une chose : empêcher le Fils de l'homme de s'asseoir sur le trône de la création, et de régner sur toute créature, comme homme aussi bien que comme Dieu ; l'esprit infernal a lancé coup sur coup trois hommes, échos fidèles de son cri de révolte, *non serviam... ascendam* : Wiclef, Jean Hus,

Luther. Une immense protestation retentit contre la parole et contre la foi chrétienne. A cette heure la double puissance du génie politique et de la force impériale se trouve réunie en la personne d'un seul homme. Politique par excellence, maître d'un empire pour lequel le soleil ne se couche jamais, si Charles-Quint sait ce qu'il veut, que ne peut-il pas? Mais Charles-Quint n'a pas d'unité dans ses plans : on le voit menacer les protestants, puis s'allier avec eux contre le Mahométan, éblouir la chrétienté de l'éclat de ses triomphes sur l'infidèle, tandis qu'il laisse son général à la tête d'une armée de luthériens assiéger dans Rome le successeur de Pierre ; en un mot, sa politique n'est qu'un tissu d'hésitations. Aussi que laisse-t-il après lui? La division, une semence perpétuelle de troubles religieux et politiques. Grâce à cet homme, si habile, mais qui ne sut pas se déterminer, la Babel protestante vivra assez

pour enfanter un Voltaire, et par Voltaire cette fourmilière de petits hommes qui se disputent l'honneur d'imposer au monde les rêves creux de leur prétendue raison pure.

Mais Charles-Quint a un fils qui ne lui ressemble pas. Sombre, timide, Philippe II pâlit à la vue d'un champ de bataille; mais il est homme d'une idée, et ce qu'il a vu, il le veut. Il s'est posé le défenseur de la foi catholique. Que l'adroite Elisabeth se fasse le champion du principe protestant; que pour en assurer le triomphe elle remue toute l'Europe; que, par suite de l'impolitique rigueur des officiers de l'Espagnol, la révolte lui enlève les Provinces-Unies; que les flots semblent se liguer avec ses ennemis pour engloutir l'invincible Armada, Philippe veut assurer la foi, et, par la foi, le bonheur de ses sujets; c'est là son idée; ce qu'il veut, il le fera. Les peuples si nombreux que Dieu a soumis à son sceptre, ceux même que l'impopularité de

ses agents a soustraits à son empire, tous resteront jusqu'à nos jours les plus fidèles et les plus fermes catholiques dont s'honorent et l'Europe et l'Amérique. Ajoutons que, sans son secours, la ligue catholique des Guise n'aurait probablement pu parvenir à empêcher un roi de monter hérétique sur le trône de France; et que serait devenue la foi des Français sous un Henri IV calviniste? La gloire du nom de Franc, synonyme en Orient de chrétien, que serait-elle devenue sous un roi qui n'eût pas été très-chrétien, c'est-à-dire, catholique?

Veut-on voir maintenant ce que peut une idée lorsqu'elle saisit un homme, quand bien même cet homme, hors son génie et son vouloir, ne possèderait rien au monde. Au quinzième siècle, naissait à Gênes un enfant sans fortune et sans nom. Un jour le jeune homme se prend à penser qu'il doit y avoir un autre continent pour contrebalancer le nôtre. Pau-

vre Christophe! tu risques bien de mourir avant d'avoir vu ce nouveau monde ailleurs que dans tes rêves! Mais non, ce n'est pas un rêve, c'est une idée. Colomb veut donner à ses Génois la gloire de vérifier son audacieux soupçon, et de découvrir le continent nouveau. Gênes ne le comprend pas et le méprise. Le Génois méconnu par les siens se tourne vers le hardi Portugal. Lisbonne sourit et veut lui dérober la gloire de son idée; mais les idées ne se volent pas au génie; le Portugal échoue. L'Angleterre ne reçoit pas mieux l'aventurier; l'Espagne le traite de visionnaire, les menaces même accompagnent la raillerie. Qu'importe? Christophe Colomb a son idée. Il veut ouvrir à l'Eglise un nouveau monde; le peuple qui le secondera jouira des profits temporels de la découverte; lui, il se contentera de la gloire. Qu'on lui donne seulement un vaisseau! Colomb, en voici trois: et Colomb est parti. Cependant les

flots se succèdent. Las de lutter contre un Océan qui ne finit point, les matelots se mutinent et se révoltent. Dans trois jours si vous ne touchez pas la terre que l'aventurier a vue dans sa pensée, vous le jeterez à la mer ; car il mourra plutôt que de retourner avant d'avoir atteint son but. Au troisième jour Colomb touchait l'Amérique. Voilà ce que peut une idée. A l'instar de Colomb, les uns sur ses traces, les autres en tout sens, de hardis marins vont par toutes les mers chercher de nouveaux mondes. Elancez-vous maintenant sur leurs navires, infatigables courriers de l'idée catholique ; et tandis qu'en Europe l'invincible fermeté de Philippe arrête le torrent révolutionnaire de l'idée protestante, dispersez-vous, émules de Xavier, sur les plages nouvelles que l'audace chrétienne ouvre partout à l'Eglise de Jésus-Christ. Mais, ne l'oubliez pas, vous n'aurez de puissance qu'en raison de l'unité de vue.

XLIV.

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR RÉALISER UNE IDÉE.

Ce qu'il faut faire! disons plutôt ce qu'il faut souffrir. Colomb vient de donner à l'Espagne un monde de richesses : Colomb mourra dans l'indigence, et même sans connaître toute l'étendue de ce qu'il a découvert ; un autre donnera son nom à ce continent nouveau. O vous qui avez conçu une idée, résignez-vous ; vous êtes prédestinés au sacrifice. Moïse à quarante ans renonce aux pompes de la cour pour sauver son peuple : son peuple ne le comprend pas ; et Moïse est réduit, durant quarante années entières, à enfouir au fond d'un désert la généreuse inspiration de son grand cœur. Et cependant Moïse ne s'était pas trompé lorsqu'il s'était cru sauvé du Nil, pour sauver Israël de l'E-

gypte. Mais il n'aura que la peine et la gloire. Après une lutte soutenue pendant quarante autres années contre les rébellions continuelles d'un peuple ingrat, le robuste vieillard touche aux portes de la terre tant promise. Ses yeux sont encore aussi perçants, ses dents aussi fermes qu'aux jours de sa jeunesse. — Moïse, il faut mourir! Un autre aura la gloire d'introduire ce peuple que tu as porté, nourri, élevé, formé avec toutes les sollicitudes et toutes les tendresses d'une mère; un autre portera le nom de Sauveur, et s'appellera Josué.

Prenez tous les genres de grandeur et de gloire; je doute que vous trouviez un seul homme qui ait joui du triomphe de son idée, qui en ait vu la réalisation entière. Il faut que le grain de blé tombe en terre et qu'il y meure, avant de porter cent pour un. *Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet: si autem mor-*

tuum fuerit, multum fructum affert. (Joan. xii.) Moïse travaille pour Josué; David passe la moitié de sa vie à combattre, le reste à amasser les matériaux du temple; Salomon sera le grand roi, Salomon bâtira le temple du vrai Dieu. Parcourons, si vous le voulez, tous les genres de grandeur et de gloire. Homère livre au vent ses rapsodies; le poème merveilleux ne revivra que longtemps après la mort du vieil aveugle; et sa vie aura été si obscure, que jamais l'on ne saura ni le temps ni le lieu de sa naissance et de sa mort. Le Macédonien Philippe consumera sa vie et son génie pour former une unité dont Alexandre profitera, sans que toutefois il lui soit donné de jouir. L'incroyable activité du génie de l'ambitieux César ne sera couronnée que sur la tête d'Octave. Aristote, Platon, Milton, Shakespeare, Tasse, Dante, Racine, Thomas d'Aquin ont travaillé toute leur vie pour laisser un chef-d'œuvre; et pas un n'a

vu la gloire couronner le chef-d'œuvre de son idée. Les œuvres d'Aristote ne sortent de la poussière que cent cinquante ans après sa mort; le *Juste* de Platon ne voit le jour qu'après le décès de l'auteur; Thomas laisse son chef-d'œuvre inachevé. Les poètes que nous venons de citer purent penser qu'ils s'étaient trompés, en voyant la critique et le mépris s'acharner contre ce qu'ils avaient cru écrire sous l'inspiration du génie. Grégoire VII meurt dans l'exil, Xavier expire en face de la Chine; Charlemagne, de son œil mourant, voit accourir les hordes normandes; son cœur défaillant ne pressent que la division de cette monarchie qu'il a eu tant de peine à constituer. Il ne sait pas qu'il a si solidement construit l'éidfice de l'unité européenne, que ni le morcellement de son empire, ni la fureur des Normands ne pourront ébranler le règne chrétien qu'il a achevé d'établir en Europe.

Tous les hommes à idée ont réussi, et réussi au delà de leurs espérances ; tous ont assuré ce qui était le fond même et la substance de leur œuvre ; les accessoires seuls ont croulé ; et dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre scientifique, dans l'ordre civil aussi bien que dans l'ordre religieux, tout ce qui existe aujourd'hui, tout ce qui fait la base des sciences, ou des sociétés actuelles, repose sur les principes et sur les faits que les hommes d'idée sont venus successivement superposer. Mais tous ces grands hommes ont acheté leur succès au prix de leur vie et même de leur gloire dans le temps.

La loi est la même pour les hommes qui se sont laissé inspirer par le génie du mal, ou plutôt pour eux elle est bien plus sévère ; disons mieux, tous ils ont échoué et n'ont absolument laissé que des ruines. Les Catilina, les Attila, les Arius, les Julien, les Luther, les Calvin, les Rousseau, les Voltaire, pas

plus que les vrais grands hommes, n'ont pu jouir du triomphe de leur idée ; hors leur nom, que reste-t-il aujourd'hui de leurs œuvres ? Si Dieu n'accorde la gloire du succès qu'au sacrifice de tout l'homme au dessein qu'il inspire, l'enfer et le monde n'exigent pas moins de ceux qui aspirent au faux et mortel honneur de réaliser quelque projet mondain ou infernal. Mais entre Dieu et l'esprit pervers quelle différence ! Dieu donne le centuple de ce qu'il avait promis et de ce que l'on a sacrifié pour lui ; et de tout ce qu'il avait promis, pour le sacrifice entier qu'il avait exigé, l'esprit du siècle ne rend rien ; ou s'il rend quelque chose, c'est l'opprobre et le remords : *Ergo erravimus.*

XLV.

QUEL EST L'HOMME QUI SAUVERA LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

Aujourd'hui le monde semble attendre un homme qui assure à la société l'existence et la paix, à l'Eglise un triomphe plus complet que jamais; mais cet homme quel sera-t-il? Dieu le sait. Dieu le prendra-t-il sur le trône ou sous le chaume, dans les rangs de la milice sacrée ou profane, au fond d'un cloître ou au sein des tourbillons du monde? Je ne le sais pas; ce que je sais, c'est que s'il plaît à Dieu d'inspirer à quelque grande âme une de ces idées simples et hardies qui caractérisent les Sauveurs des peuples, il faudra que ce héros se lève et se dresse contre le siècle, qu'il reste ferme en son dessein; qu'au flot des opinions, à l'ambition jalouse des partis, à l'égoïsme des individus, à l'importune ardeur des uns, à l'apathique indifférence des

autres, il oppose un front haut et impassible, un cœur calme et résolu, qu'il se sacrifie tout entier à la réalisation de son idée, qu'il vive pour son idée, qu'il meure pour son idée, assassiné lâchement dans son sommeil, comme Joseph Leu, ou épuisé de soucis et de chagrin, comme O'Connel! Qu'il meure.

Il périra, mais son idée lui survivra. Il ne fera qu'entrevoir la terre promise, et il n'entrera pas; et toutefois c'est lui qui aura délivré le peuple de Dieu des nouveaux Pharaons, et qui l'aura mené jusqu'aux portes de la terre tant désirée. Seul peut-être il ne suffira pas à réaliser tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a voulu; mais il imprimera sa pensée dans d'autres intelligences, dans d'autres cœurs. Lui, il mourra, il n'aura fait que commencer; après lui tomberont un, deux, trois héros, s'il le faut; les Machabées, héritiers de l'inspiration de Mathathias, sont tombés les uns sur les autres, victimes de l'idée de

leur père. Mais le dernier d'entre eux qui survécut vit le temp'e du vrai Dieu libre, et sous son règne, Israël fut heureux.

CONCLUSION.

On nous demandera peut-être pourquoi en tête de cet opuscule nous avons inscrit : *Appel*, puisqu'à peine dans le cours de l'ouvrage nous sommes-nous permis de formuler une seule provocation. Il nous est facile de répondre et de justifier notre titre. C'est à la jeunesse catholique que nous adressons ces pages. Tout chrétien catholique n'est-il pas né soldat de l'Eglise militante? Et lorsqu'on parle à un guerrier, ne suffit-il pas de lui montrer le champ du combat? Nous avons signalé l'esprit du siècle et nous avons dit : Voilà l'ennemi. Qu'est-il besoin d'ajouter : Marchez ? Il fallait seulement prémunir contre les dangers d'une manœuvre fausse, et par là même funeste, ou pour le moins inutile. Nous avons essayé de le faire. Enfin nous avons

ébauché l'idéal d'une intelligence élevée et d'un caractère fort. Sans doute nous ne serons pas compris de cette foule d'honnêtes gens qui s'imaginent que pour être catholique il suffit d'aller à la messe le dimanche, et de se renfermer dans les douces habitudes d'un citoyen paisible. Ce délicieux laisser-aller pouvait suffire autrefois; de nos jours, si l'on ne combat l'influence si active que l'esprit du siècle exerce en tout sens par l'action incessante de la parole et de la presse, il est impossible de demeurer, je ne dis pas chrétien, mais simplement honnête homme. D'ailleurs, nous ne nous adressons pas à ces hommes qui se contentent d'être bons pour leur propre compte. Notre ambition serait de provoquer dans tous les cœurs la résolution de concourir activement à la défense de la société et de l'Eglise. Or nous disons au jeune homme : Voulez-vous, quels que soient du reste la mesure de votre talent et le degré de votre position sociale, voulez-vous vous rendre digne du

rôle éminemment noble et chrétien de défenseur de la patrie et de la religion, ne craignez pas d'élever trop haut votre intelligence et votre cœur; et quand bien même vous n'auriez ni le génie ni le caractère d'un grand homme, ne laissez pas de contempler et d'étudier la marche des hautes intelligences et des volontés fermes; la vue de cet idéal ne saurait manquer d'influer heureusement sur votre manière de penser et d'agir, et si vous n'atteignez pas le sublime de la grandeur, vous parviendrez du moins au degré de perfection intellectuelle et morale auquel, vous, vous êtes appelé. Heureux les jeunes gens qui auront eu assez de foi et de raison, de force et de vertu pour correspondre, selon leur portée, à tout ce que Dieu et les hommes ont le droit d'attendre de leur dévouement; ils sont appelés à partager la gloire du triomphe prochain des bons sur les méchants en raison du concours qu'ils auront apporté au combat.

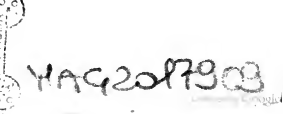


TABLE.



